

RENNES DE PAPIER

- 6 Papier, imprimerie, édition :
une histoire d'encre et de passion

REPÈRES HISTORIQUES

- 9 Les origines de l'imprimerie
en Bretagne et à Rennes
- 14 Des imprimés politiques, juridiques
et religieux
- 19 Oberthur, une industrie dans la ville
- 26 Rennes, une éternelle cité du livre ?

PARCOURS ET MÉTIERS

- 29 Moi, Paul Lancelot, typographe...
- 34 Louis Guibert, à livre ouvert
- 39 Des jeunes gens de métier

ENJEUX ÉCONOMIQUES ET CULTURELS

- 43 « 1 500 titres sont publiés
chaque année en Bretagne »
- 48 Les librairies rennaises
- 50 *Ouest-France*, un gros avaleur de papier
- 55 Quand les vieux grimoires
s'offrent une jeunesse numérique
- 58 La Feuille d'érable redonne vie au papier
- 64 Microédition : de l'encre plein les doigts
- 71 Quel avenir pour la lecture ?

LE DOSIER

PAPIER, IMPRIMERIE, ÉDITION

Une histoire d'encre et de passion

RÉSUMÉ > *Rennes serait-elle une ville de papier ? Cette question est à l'origine de ce dossier, qui explore les liens nombreux et anciens tissés entre la ville et le monde du livre, de l'imprimerie et de l'édition. À travers une approche historique et humaine, richement illustrée, les contributions qui suivent reviennent sur le passé, le présent et l'avenir du papier à Rennes, sous toutes ses formes.*



TEXTE > **XAVIER DEBONTRIDE**

Rennes entretiendrait-elle une relation singulière avec l'écrit et l'imprimé ? La capitale bretonne abrite – on le sait – les rotatives du premier quotidien de France, et – on le sait moins – deux maisons d'édition d'envergure nationale, les Presses Universitaires de Rennes et Édilarge (groupe Ouest-France). Durant 150 ans, son histoire industrielle fut marquée par l'épopée des imprimeries Oberthur. L'encre et le papier appartiennent donc à l'identité locale. Qu'en reste-t-il aujourd'hui ? Comment cet héritage s'est-il adapté aux évolutions technologiques ? Quelles perspectives la révolution numérique apporte-t-elle à ces activités, toujours bien présentes sur le territoire ?

Ces interrogations, et bien d'autres encore, ont alimenté les débats du comité de rédaction de *Place Publique* lors de la préparation de ce dossier. Le papier, omniprésent dans notre quotidien, n'est pas un matériau comme les autres. Depuis des siècles, il sert de support aux idées, aux débats, aux images, à l'instruction et à la découverte. Les pages qui suivent vous proposent une mise en perspective historique, des rencontres humaines fortes avec

des professionnels passionnés, et une réflexion sur la place de l'écrit dans nos sociétés contemporaines. Écrit imprimé, bien sûr, mais aussi de plus en plus numérique, et ces deux approches sont finalement moins antagonistes qu'elles n'en ont l'air. À Rennes en tout cas, l'odeur du papier n'en finit pas de flotter sur la ville.

1

Rennes, une ville de l'écrit

L'arrivée à Rennes des premières presses remonte à la fin du 15^e siècle, rappelle l'historien Malcolm Walsby. Mais cet essor n'a rien à voir avec celui que l'on surnomma – un peu rapidement sans doute – le « Gutenberg Breton ». Jean Brito, natif de Pipriac, a en effet effectué l'essentiel de sa carrière loin de chez lui, dans les Flandres ! Si les premières imprimeries ne restent pas longtemps en Bretagne, pour des raisons essentiellement économiques, cette absence ne prive pas pour autant la ville de livres. Car un nouveau personnage apparaît rapidement : le libraire. Au 16^e siècle, celui-ci joue un rôle essentiel, dans la diffusion des ouvrages, mais aussi dans leur conception.

Poursuivant l'analyse historique, Jean Quéniart nous explique qu'à partir du 17^e siècle, l'imprimerie connaît un réel essor à Rennes, avec la création de véritables dynasties familiales. Les productions locales répondent alors aux attentes du clergé et des hommes de loi, nombreux dans la ville. Elles vont progressivement épouser les idées nouvelles lors de la période révolutionnaire, mais leur essor sera freiné par la Terreur, et il faudra attendre le milieu du 19^e siècle pour retrouver une activité florissante, notamment pour la presse d'opinion.

Le milieu du 19^e siècle marque un tournant dans l'histoire industrielle de la ville, avec l'installation de l'imprimeur François-Charles Oberthur. Cet Alsacien va bâtir un empire autour d'un produit à succès : l'almanach du facteur.



RICHARD VOLANTE

Jérôme Cucarull revient en détail sur cette saga industrielle, qui se double d'une vision sociale très paternaliste. Si l'aventure de l'industriel de la rue de Paris s'est terminée par une liquidation en 1983, le nom d'Oberthur perdure dans l'économie locale, à travers des sociétés innovantes. De son côté, l'historien Gauthier Aubert défend une thèse originale pour expliquer l'attachement de la ville à l'écrit : cela pourrait s'expliquer, selon lui, par le fait que la ville a toujours privilégié le livre à l'image ou l'objet, et la bibliothèque au musée !

2

Des métiers à forte identité

S'intéresser au monde de l'imprimerie et de l'édition, c'est aller à la rencontre de fortes personnalités. Figure emblématique de la classe ouvrière au 20^e siècle, le typographe appartient à un monde révolu. Georges Guitton a retrouvé l'un d'entre eux, Paul Lancelot, qui a réalisé toute sa carrière à *Ouest-France* et qui n'a rien oublié des formidables mutations technologiques qui ont bouleversé son métier. Autre mémoire

vivante de l'imprimerie rennaise : Louis Guibert. Ce fils d'imprimeur, qui a démarré sous l'Occupation en fabriquant des faux papiers aux côtés de son père, a dirigé de nombreuses entreprises dans l'Est de la France, avant d'achever sa carrière à Rennes, aux commandes des Presses de Bretagne. Il réussira à sauver cette société alors très mal en point. Et c'est lui qui sera à l'origine de la création de la filière « industries graphiques » du lycée professionnel Coëtlogon. Gilles Cervera a rencontré cinq élèves qui suivent cette formation. Ces jeunes prouvent que l'attachement aux techniques papetières n'a rien de passéiste, au contraire, et ils se passionnent pour ce métier qu'ils disent d'avenir.

3

Enjeux économiques et numériques

Rennes n'est pas seulement une terre d'imprimerie, c'est également un terroir d'éditeurs. Christian Ryo, le directeur de Livre et lecture en Bretagne, fait le point sur la vitalité du secteur et les pratiques régionales. Le paysage des éditions rennaises compte de nombreux acteurs, de taille et de spécialités différentes. On y découvre au passage un phénomène attachant et prometteur : celui de la microédition, animée par des jeunes équipes au talent artistique évident, qui jouent à fond la carte du collectif et de l'humour. Mais le papier, c'est aussi une formidable matière première. Une plongée dans les entrailles de l'imprimerie de *Ouest-France*, à Chantepie, permet de prendre la mesure de ce marché du « papier de presse », essentiellement fabriqué à partir de papier recyclé. Le recyclage, justement, c'est le cœur du métier de la Feuille d'érable, cette association rennaise devenue entreprise d'insertion, pionnière dans la collecte et la transformation du vieux papier. Avant de clore ce dossier, un détour par les écrans numériques s'imposait. Certains prédisent que le pixel va tuer le folio. Ce n'est pas l'avis de Malcolm Walsby, observateur attentif des mutations en cours, qui demeure persuadé que le papier a toujours un bel avenir devant lui, même si ses usages vont nécessairement évoluer. Et comme l'explique Sarah Toulouse, de la bibliothèque des Champs Libres, le numérique permet de redonner vie à des grimoires oubliés. Elle vient de lancer un site Internet – les Tablettes rennaises – qui permet d'accéder à des trésors imprimés jusqu'ici réservés aux seuls spécialistes. Une autre forme de diffusion du savoir, que n'auraient sans doute pas renié Gutenberg et Jean Brito ! ■

D. MAILLET

CATALOGUE
DE LA BIBLIOTHEQUE
DE RENNES

**REPÈRES
HISTORIQUES**

1400-1600

L'arrivée des premières presses en Bretagne

RÉSUMÉ > *Comment est arrivée l'imprimerie en Bretagne ? Dans quelles villes étaient installées les presses au 15^e siècle ? Quel rôle ont joué les libraires dans la diffusion de l'imprimé ? Qui était vraiment Jean Brito ? Autant de questions passionnantes auxquelles répond avec une érudition très moderne l'historien Malcom Walsby, spécialiste de cette période et enseignant à l'Université de Rennes 2.*



TEXTE > **MALCOLM WALSBY**

D'Allemagne en France...

Dès l'annonce de la publication des premiers livres imprimés à Mayence, le roi de France Charles VII comprit les enjeux de la découverte de Gutenberg. Mais comment faire venir les presses en France et profiter de cette invention ? Dès 1458, le roi ordonna à l'un de ses graveurs de pièces d'aller travailler incognito dans l'atelier allemand pour y apprendre cette technologie nouvelle. L'histoire de l'imprimerie en France débuta donc par une tentative d'espionnage industriel.

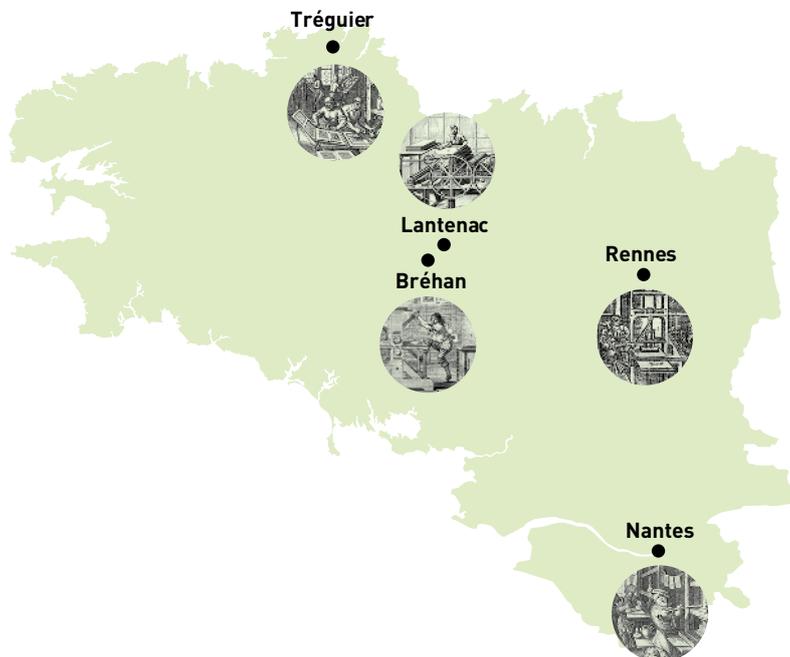
Mais cette tactique fut vouée à l'échec. Après avoir appris à imprimer, l'espion, Nicolas Jenson, préféra s'installer à Venise et ce fut là qu'il devint l'un des typographes et hommes d'affaires les plus novateurs de son temps. En fin de compte, il fallut attendre l'arrivée d'imprimeurs allemands à la faculté de théologie de la Sorbonne pour que les premières presses fonctionnent sur le sol français, et ce bien des années plus tard, en 1470. Ce fut donc le pouvoir ecclésiastique et non le pouvoir royal qui put en premier profiter de l'apparition du livre imprimé dans le royaume.



MALCOLM WALSBY est maître de conférences en histoire moderne à l'Université de Rennes 2. Il est l'auteur de nombreux livres et articles sur le livre à la Renaissance.



CARTE DES CENTRES D'IMPRIMERIE AVANT 1501 EN BRETAGNE



Trois ans plus tard, ce fut au tour de Lyon d'accueillir les presses et, ensemble, ces villes devinrent rapidement deux des trois centres d'imprimerie les plus importants d'Europe. Après des débuts plutôt lents, l'industrie du livre prospéra en France.

Les premières presses en Bretagne

Les débuts de l'imprimerie en Bretagne furent, en cela, très différents. Lorsque les presses arrivèrent dans le duché dans les années 1480, elles s'installèrent tout d'abord dans un lieu surprenant : le village de Bréhan, au centre de la Bretagne. Là, les typographes reçurent la protection d'un seigneur local d'importance secondaire, Jean de Rohan, sieur du Gué de L'Isle. Cette presse imprima toute une série d'ouvrages qui cherchait à divertir plutôt qu'à instruire son lectorat. Avec des ouvrages en vers tels *Les loys de trespassez*, un extrait vulgarisé du *Secret des secrets sur la physionomie*, nous sommes loin des traités universitaires austères et latins de la presse de la Sorbonne. Les presses se propagèrent rapidement dans le duché. L'année suivante, au nord du duché, une presse s'installa à Tréguier et une autre plus à l'Est à Rennes.

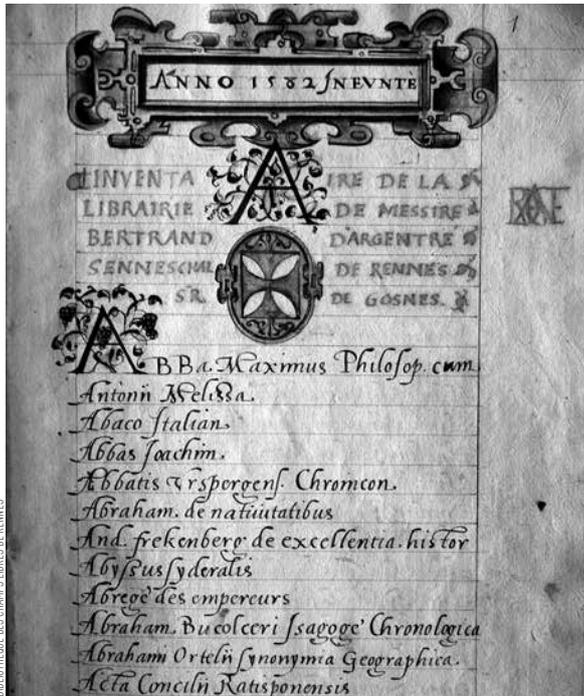
Dans les années qui suivirent, on imprima près du monastère de Lantenac (1488) puis à Nantes (1493).

À première vue, l'arrivée des presses semble réussie : 5 centres en moins de 10 ans en Bretagne ! Mais ce succès d'apparence dissimule en réalité un échec. L'imprimerie s'envola aussi rapidement qu'elle était venue. La presse de Bréhan fonctionna pendant moins d'un an avant de s'installer brièvement à Lantenac. Celles de Nantes, Rennes et Tréguier eurent une production bien modeste et disparurent également. La Bretagne se retrouva une fois de plus sans aucun centre d'imprimerie. Mais ceci ne veut pas dire que les Bretons furent privés de livres ou de lecture, bien au contraire.

L'arrivée des libraires

L'échec des premières tentatives des typographes en Bretagne fut sans doute en partie imputable à l'accès de plus en plus facile que les Bretons avaient aux livres imprimés ailleurs. En cela, Rennes nous fournit un exemple parfait de ce qui se passait non seulement dans le duché mais, également, dans toutes les villes secondaires en France. L'implantation des presses dans des grands centres européens permettait aux typographes d'y produire des éditions aux tirages importants. Pour les écouler, il ne fallait pas simplement vendre les exemplaires dans la ville même, mais les exporter à travers l'Europe. Ainsi, en 1482, le premier bréviaire à l'usage de l'évêché de Nantes fut imprimé non pas à Nantes ou Rennes, ni même à Paris ou à Lyon, mais à Venise. Il fut alors importé et distribué en Bretagne.

Le développement de ce négoce du livre fut aidé par l'apparition d'une figure fondamentale dans l'histoire de l'imprimé : le libraire. Des vendeurs spécialisés de livres existaient dès le Moyen-Âge et, dans des grandes villes telles que Paris, des libraires assuraient même la reproduction des textes. Mais le libraire du monde de l'imprimé était autrement plus important. Il assurait encore la distribution et la vente au détail des livres, mais il était également impliqué dans la conception des ouvrages. Il jouait souvent le rôle de commanditaire, de pourvoyeur de fonds et d'organisateur du contenu intellectuel des volumes. Ces fonctions variées d'investisseur, d'éditeur commercial et de distributeur en faisaient le personnage clef de la « chaîne du livre », c'est-à-dire du processus de production et de commercialisation. Si Rennes n'avait pas d'imprimeur au début du



BIBLIOTHÈQUE DES CHAMPS LIBRES DE RENNES

Les livres de Bertrand d'Argentré

Bertrand d'Argentré (1519-1590) était un juriste Breton très respecté dans le royaume de France, mais il est surtout connu aujourd'hui pour son histoire de la Bretagne. Né à Vitré, cet auteur passait la plupart de son temps à Rennes où il s'était constitué une bibliothèque considérable. L'inventaire de ses livres qu'il avait fait faire en 1582 – et qui est aujourd'hui conservé à la bibliothèque des Champs Libres et numérisé sur le site des Tablettes rennaises – souligne la nature extraordinaire de sa collection.

Non seulement possédait-il des ouvrages de droit et d'histoire mais aussi une panoplie d'autres volumes couvrant tous sujets. Les livres qu'il avait acquis ne venaient pas simplement des officines d'imprimeurs bretons ou français : on y trouve des ouvrages publiés en Italie, en Allemagne, aux Pays-Bas et ailleurs en Europe. Cette étonnante bibliothèque privée aurait été ouverte à tous les Rennais qui souhaitaient y consulter un ouvrage.

Une telle collection ne pouvait que susciter les convoitises d'autres bibliophiles. Pendant les guerres de la Ligue, la cour du parlement dut intervenir pour tenter de la préserver des griffes de ceux qui voulaient profiter des troubles pour emporter des volumes – mais déjà déplorait-on d'importantes pertes...

16^e siècle, il y avait, en revanche des libraires très actifs. L'un d'entre eux, Jean Macé, dominait le monde du livre en Bretagne. Seul et avec des partenaires commerciaux sélectionnés dans de nombreuses autres villes de l'Ouest, il commandita une centaine d'éditions qu'il faisait imprimer à Caen, à Rouen ou à Paris.

Le retour des presses et un nouveau modèle économique

Malgré le succès de ces libraires rennais, les presses revinrent dans la ville en 1524. Mais pour survivre face à la concurrence farouche des productions parisiennes et lyonnaises, les imprimeurs durent s'adapter et accepter un nouveau modèle économique. Si leurs homologues des grands centres de production pouvaient publier des ouvrages de manière spéculative, en escomptant vendre leurs tirages à un lectorat éparpillé à travers le royaume et au-delà, les imprimeurs rennais, eux, ne pouvaient pas prendre de tels risques. À la place, ils se tournèrent vers les institutions locales qui pouvaient leur fournir des ventes garanties. Ainsi, ils produisirent des éditions pour les évêques, des ouvrages juridiques pour le par-

lement, des édits et ordonnances pour les représentants du pouvoir exécutif, des textes pour les étudiants et les établissements éducatifs.

Peu à peu, leur réussite permit aux imprimeurs de conjuguer ces soutiens institutionnels avec des publications plus hasardeuses qui répondaient aux opportunités que leur fournissaient la conjoncture ou des écrivains locaux. Dans la seconde moitié du 16^e siècle, on fit paraître une pièce de circonstance sur une comète qui était apparue dans le ciel au-dessus de Rennes ou encore un discours facétieux sur les barbes. On alla même jusqu'à imprimer un traité inspiré de la médecine paracelsienne, un écrit fermement condamné par la faculté de médecine de Paris qui n'y voyait que des « absurditez erronees » et une science venant « plutost de la cave que du Ciel »... mais un ouvrage qui fut un véritable succès de librairie.

Le temps des troubles : les guerres de religion

La Réforme protestante et la longue guerre civile qui déchira la France pendant près de quarante ans eurent un impact important sur le monde du livre. Partout

Ci-dessus, l'inventaire des livres de Bertrand d'Argentré.





RICHARD VOLANTE

en Europe, beaucoup de libraires et d'imprimeurs furent attirés par la nouvelle foi. Le plus actif des imprimeurs rennais de la Renaissance, Julien du Clos, s'était converti à la Réforme avant le début de sa carrière. Il épousa sa femme dans le bastion protestant des comtes de Laval à Vitré et c'est également là qu'il fit baptiser son fils. Et pourtant rien ne laisse transparaître la foi du typographe dans ses publications. Il devint l'imprimeur officiel des rois catholiques dans la ville et fit même paraître un livre sur les constitutions synodales de l'évêché de Rennes ! D'autres tels que le libraire Bertrand Avenel étaient bien moins discrets. Le militantisme d'Avenel le poussa à vendre des libelles protestants virulents qui le virent finalement banni de Rennes.

Si la Bretagne avait été relativement épargnée par les premières guerres de religion, ce ne fut plus le cas durant la guerre de la Ligue (1588-1598). L'opposition entre les forces protestantes, celles fidèles au nouveau roi, Henri IV, et les ultra-catholiques, qui se rangèrent en Bretagne sous l'égide du gouverneur le duc de Mercœur, mena non seulement à des combats meurtriers mais également à un phénomène nouveau pour le duché : l'impression de pamphlets. Au cours de cette décennie les imprimeurs et les autorités de Rennes, ville fidèle au roi, et ceux des ligueurs de Nantes échangèrent des tracts d'une virulence rare. À telle enseigne qu'à Nantes on se résolut à condamner et à brûler cérémonieusement un des arrêts du parlement rennais. On demanda donc à

Un Gutenberg Breton ?

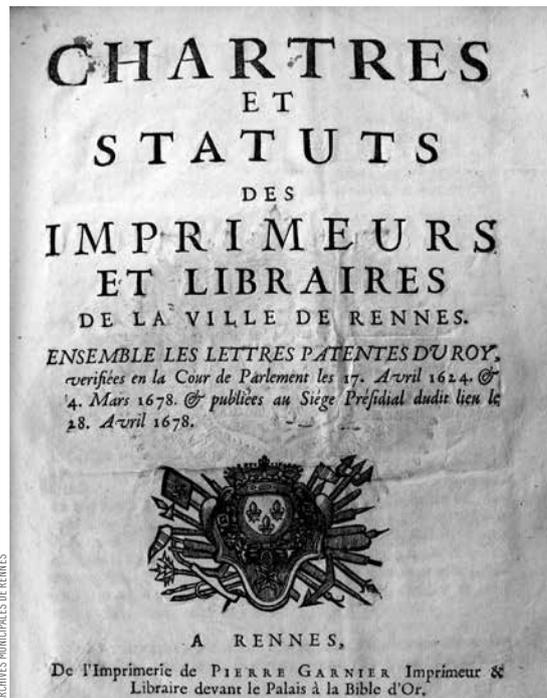


Né à Pipriac en 1415, village situé entre Redon et Rennes, Jean Brito est sans doute le premier Breton à avoir appris à manier une presse typographique. Mais ce ne fut ni à Rennes ni à Nantes qu'il exerça son métier ; presque toute sa carrière se développa en Flandres bien loin de sa Bretagne natale. Il apparaît sur les registres de la ville de Bruges en 1455 en tant que « maistre de le escripture » et c'est dans cette ville qu'il imprima au cours de la seconde moitié du 15^e siècle. Sa renommée provient d'une controverse concernant l'invention de l'imprimerie. Au 18^e siècle, on suggéra que Brito, et non Gutenberg, était le tout premier typographe. Dans une note à la fin d'un de ses ouvrages imprimé sans date, Brito écrivit en latin deux lignes qui peuvent sembler ambiguës : « Inveniens artem nullo monstrante mirandam - Instrumenta quoque non minus laude stupenda ». Un passage que l'on peut traduire ainsi : « Trouvant la manière admirable d'imprimer sans que nul ne le lui montre, avec ses instruments, qui n'en sont pas moins dignes d'éloges ». « Trouvant » ou « inventant » ? C'est toute la question. Aujourd'hui, il semble assez clair qu'il ne s'agissait en réalité que d'un texte promotionnel dans lequel il chantait les louanges de ses livres. Un texte qu'il faut replacer dans le contexte de la concurrence farouche à laquelle se livraient les premiers typographes des Pays-Bas. Que Brito ait été audacieux et innovateur ne fait pas de doute, mais dans aucun cas il ne fut l'inventeur de l'art d'imprimer. Sa carrière illustre bien la transition du manuscrit vers l'imprimé et témoigne de l'intérêt que suscita la nouvelle technologie dans le monde du livre. Il apprit seul, l'art de la typographie. Ses livres sont uniques dans leur utilisation des indicateurs typographiques tels que les réclames et les signatures. Mais sa production reste modeste : on ne connaît que sept éditions imprimées par son atelier qui devait être actif dans les années 1470 et 1480.

l'exécuteur de la haute justice d'organiser un autodafé des exemplaires et d'en jeter les cendres au vent, tout comme l'on faisait avec celles d'un criminel.

Une industrie plus organisée, plus contrôlée

Les dérèglements et la violence des échanges de ces guerres avaient profondément marqué le monde du livre en Bretagne. Au-delà de la vente des livres, bien des bibliothèques avaient été pillées que ce soit chez les protestants, comme le pasteur Jacques Merlin, ou chez les catholiques (voir l'encadré sur Bertrand d'Argentré page 11). Après la confusion de ces années, on chercha au 17^e siècle la stabilité et l'ordre. Les libraires et les imprimeurs de Rennes, comme dans d'autres villes, établirent alors une série de statuts qui régleraient désormais le commerce du livre. Cette organisation permit aux libraires et aux imprimeurs de prospérer – six fois plus d'éditions furent imprimées en Bretagne au 17^e siècle – mais au prix d'une fermeture de la profession. Désormais, il serait bien plus difficile de devenir imprimeur ou libraire à Rennes. ■



Les statuts des libraires et imprimeurs de Rennes adoptés en 1624.

ARCHIVES MUNICIPALES DE RENNES

1600-1900

Des imprimés politiques, juridiques et religieux

RÉSUMÉ > *À partir du 17^e siècle, l'imprimerie connaît un réel essor à Rennes, à la faveur du développement des presses et des imprimeurs. Les productions locales répondent aux attentes du clergé et des hommes de loi, nombreux dans la ville. Elles vont progressivement épouser les idées nouvelles lors de la période révolutionnaire, mais leur essor sera freiné par la Terreur, et il faudra attendre le milieu du 19^e siècle pour retrouver une activité florissante, notamment pour la presse d'opinion.*



JEAN QUÉNIART est professeur d'histoire moderne à l'université Rennes 2. Il est notamment l'auteur de *La Bretagne au 18^e siècle* (Ouest-France), *Les Français et l'écrit* (Hachette), *Le clergé déchiré. Fidèle ou rebelle ?* (Ouest-France). Il est aussi le coauteur des volumes de *l'Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France* (Perrin) et de *l'Histoire culturelle de la France* (Seuil).



TEXTE > **JEAN QUÉNIART**

À Rennes, comme ailleurs, l'implantation des imprimeries est largement déterminée par des facteurs administratifs, économiques et culturels. Selon qu'on met l'accent sur les uns ou les autres, leur histoire collective paraît sensiblement différente. Sous l'Ancien Régime, les activités d'édition, d'imprimerie et de librairie s'organisent autrement que de nos jours. Il n'y a pas d'éditeurs au sens actuel du terme, mais des imprimeurs-libraires qui composent des livres, et en général les vendent (lire l'article de Malcolm Walsby, p. 9).

La relative faiblesse de l'alphabétisation, par rapport à la Normandie voisine, l'absence d'Université n'ont pas facilité le développement précoce de l'imprimerie. La plupart des livres nécessaires au fonctionnement des institutions civiles ou religieuses sont imprimés hors de Bretagne : ainsi c'est à Paris qu'est composé en 1523 le missel de Rennes, et à Caen, en 1561, le Missale ad usum insignis ecclesiae Redonensis publié en 1531. En 1524, trois quarts de siècle après Gutenberg, Jean Baudouin



se dit « le premier et unique imprimeur de la ville ». La demande locale s'étoffe vers la fin du 16^e siècle et surtout dans les décennies suivantes : l'installation à Rennes des sessions du Parlement, l'existence de nombreuses autres juridictions y fixent nombre d'hommes de loi qui utilisent l'écrit ; la vie administrative elle-même suscite des impressions spécifiques plus abondantes. L'implantation de nombreux ordres et congrégations nouveaux dilate les effectifs du clergé régulier : même si leur rapport au livre est très inégal, tous ont au moins besoin de livres liturgiques ; les prêtres séculiers établis dans les paroisses de la ville, mieux formés, plus instruits, sont désormais plus nombreux à se constituer des bibliothèques. Les élèves du collège ont besoin de faire imprimer dans la ville affiches, prospectus et petits ouvrages divers.

Limites de l'édition locale

On comprend ainsi que l'imprimerie se développe, et que Rennes en soit la capitale en Bretagne. Un ate-

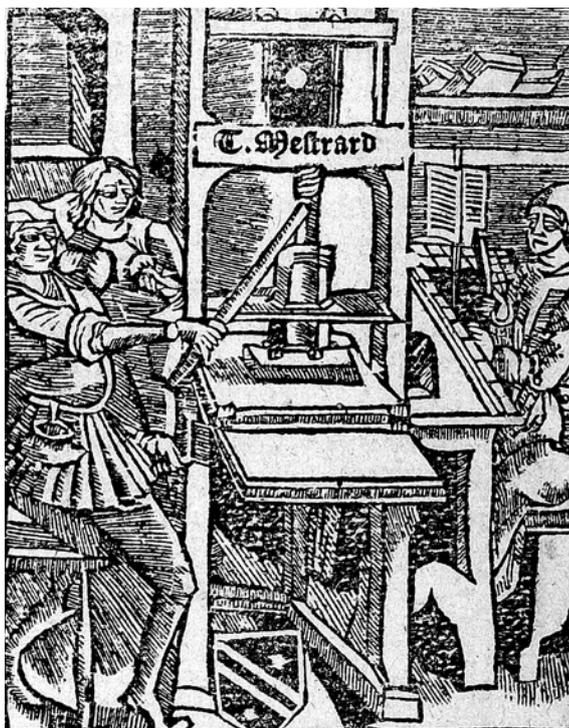
lier permanent s'établit à Rennes en 1566 ; entre 1600 et 1669, la moitié, soit 269, des ouvrages recensés imprimés dans la province sort de presses rennaises ; c'est environ deux fois plus qu'à Nantes sur la même période. Ces chiffres montrent les limites de l'édition locale, soulignée par Alain Croix : « le quart des 61 professionnels recensés au 17^e siècle n'a laissé aucune trace d'une activité pourtant attestée parfois pendant plus de vingt ans, et n'a sans doute produit, au mieux, que des opuscules, voire de simples affiches et ouvrages de ville ». Certains de ces hommes de l'art sont venus d'ailleurs, tel Jean Vatar, originaire d'une famille troyenne, reçu imprimeur en 1631.

Reçu, car librairie et imprimerie sont des métiers réglés et contrôlés, au sein de la profession et par les instances de surveillance de l'écrit que sont l'Église et l'État. Les censures ecclésiastiques n'ont plus dès le milieu du 17^e siècle qu'un rôle très limité. En revanche, le pouvoir politique tente avec un inégal succès de corseter la profession.

L'atelier d'un imprimeur au 16^e siècle. Gravure de Giovanni Stradano, 1570.

- 1-Manuscrit à reproduire.
- 2-Typographes composant les plaques d'impression à l'aide de caractères mobiles.
- 3-Ouvriers enduisant des plaques d'encre
- 4-Ouvrier pressant la plaque d'une feuille à l'aide d'une presse à vis.
- 5-Feuilles imprimées mises à sécher avant d'être relues.
- 6- Apprenti rangeant les feuilles.





la marque d'imprimeur de Thomas Mestrad, imprimeur rennais.

ries rennaises appartiennent aux Vatar, qui occupent l'immeuble situé au coin nord-ouest de la place Louis-le-Grand (aujourd'hui place du Parlement de Bretagne). Nicolas Audran et Pierre Garnier, tous deux de vieilles familles locales, ont seuls résisté à la concentration.

Livres de dévotion et almanachs

Qu'imprime-t-on à Rennes ? Selon l'enquête de 1701, des petits livres de dévotion – chez Audran, par exemple, 2000 exemplaires du *Rosier mystique*, chez la Vve Champion des Couronnes de la Vierge, des *Catéchismes* et des *Heures* (qui regroupent un certain nombre d'offices) ; des A.B.C. ; des almanachs ; des imprimés administratifs. Ces catégories, et des classiques latins, demeurent au long du 18^e siècle le fonds de commerce des imprimeurs rennais. L'importance à Rennes des robins de tout niveau explique la place majeure du droit dans les ouvrages plus ambitieux, d'ailleurs peu nombreux, tels que les *Commentaires sur la Coutume de Bretagne* ou les recueils d'Arrêts du Parlement de Bretagne. Ces titres traduisent aussi la fonction de capitale administrative de plus en plus marquée de la ville : on imprime ainsi en 1730 l'*Ar-morial de Bretagne* de Toussaint de Saint-Luc, en 1760

À partir de la fin du 17^e siècle, la monarchie veut concentrer les lieux de production en fixant à chaque ville un nombre d'ateliers autorisés : Rennes en a 8 en 1701, 5 seulement durant les 50 années qui précèdent la Révolution. Les capacités de production n'en sont pas réduites : entre les enquêtes royales de 1701 et 1760 le nombre des presses rennaises passe de 14 à 16, celui des compagnons imprimeurs de 24 à 38. Les principaux imprimeurs et libraires sont ceux qui ont obtenu un monopole des impressions du roi ou du Parlement, qui captent les commandes administratives et juridiques, ou celui de l'évêché pour les ouvrages religieux. Au début du 18^e siècle, plusieurs artisans – tel Hovius dont la famille s'implantera plus tard à Saint-Malo – n'ont qu'une seule presse, les autres deux ou trois. La politique de concentration menée par les pouvoirs politiques, source de rivalités jusqu'au sein des familles, les rentes de situation liées aux monopoles de fait favorisent la famille Vatar. En 1700, la veuve de François Vatar dirige un atelier de deux presses ; un de ses beaux-frères est libraire. À la fin de l'Ancien Régime, trois des cinq imprime-

Almanach du Père Gérard pour l'année 1792, la troisième de l'ère de la liberté – À Rennes, chez R.Vatar fils, 1792 – 11cm.



le *Corps d'observation de la Société d'agriculture, du commerce et des arts*, commande des États de Bretagne. À Rennes comme presque partout en province, les publications locales reflètent un marché limité, qui, en littérature ou en histoire, ne laisse leur chance qu'aux ouvrages ayant une spécificité régionale. Outre le droit, également nourri par l'œuvre de juristes locaux tels Lanjuinais ou Poullain-Duparc, la théologie et la philosophie gardent à Rennes une certaine place ; mais les livres religieux, juridiques et scolaires restent à la fin de l'Ancien régime les principales catégories de la production imprimée.

Circuits illégaux et « bouquiniers »

Les titres phares ne donnent pas la mesure de la production courante, beaucoup plus abondante, et économiquement plus sûre. Ils ne traduisent pas davantage le contenu de bibliothèques, perceptible avec bien des distorsions – la source surreprésente les catégories aisées – par les inventaires après décès : près du tiers d'entre eux au début du 18^e siècle, plus de 40 % à la fin de l'Ancien Régime, mentionnent la présence d'au moins un livre ; la bibliothèque de la « Société littéraire » créée en 1775 a compté jusqu'à 3 600 volumes, et reçu jusqu'à 24 journaux de France et de l'étranger.

Il existe, outre les imprimeurs-libraires, sept ou huit libraires autorisés, comme les sœurs Vatar, Blouet, Jean-François Robiquet, ou René Vatar, qui font eux aussi venir des livres. Rennes est légalement la porte en Bretagne de tous les livres qui entrent dans la province (plus de 200 ballots en 1783). Mais il existe aussi des circuits illégaux de la contrefaçon ou de l'imprimé clandestin, et tous les acteurs du commerce d'occasion : un état de 1772 dénonce plus de 20 particuliers, fripiers revendeurs et autres « bouquiniers », dont les représentants du métier dénoncent la concurrence jugée illégale. Leur rôle est sans doute primordial sur le marché du livre d'occasion ou de petit ouvrage bon marché.

Essor des pamphlets et des journaux

L'agitation politique précédant la réunion des États généraux, puis les premières années de la Révolution se traduisent, selon l'expression de Patricia Sorel, par une véritable « effervescence éditoriale ». Les *Affiches de Rennes*, créées en 1784, étaient surtout un journal d'annonces ; mais le contexte politique, puis dans un



De la conversation des religieux pour servir à la direction des religieux profès de la province des Carmes de Touraine – À Rennes, chez la veuve Grout, 1671 – 13cm. Petit livre de piété.

second temps la libéralisation de la presse permettent l'essor des pamphlets et des journaux : le plus connu est la *Sentinelle du Peuple* de Volney, dont le premier des cinq numéros paraît en novembre 1788 ; en 1789, trois nouveaux périodiques voient le jour. La presse, grâce en particulier à l'engagement de René Vatar, est alors un élément actif de la diffusion des idées nouvelles.

La conjoncture entraîne la création, entre 1789 et 1792, de deux nouveaux ateliers. Mais elle est fragile, cassée par le raidissement idéologique et politique, et par les départs ou les difficultés économiques que connaît la population. Les réformes administratives rendent obsolètes les stocks d'ouvrages juridiques, voire religieux. Plusieurs imprimeurs et libraires sont plus ou moins durablement incarcérés durant la Terreur. L'activité éditoriale va durablement souffrir de l'atonie de la ville, partiellement privée de ses institutions – le parlement, les États de Bretagne – et de la vie économique, sociale et culturelle qui leur était liée. En 1806, il y a toujours 5 imprimeries, dont les Vatar, et les Robiquet qui ont profité de la libéralisation.



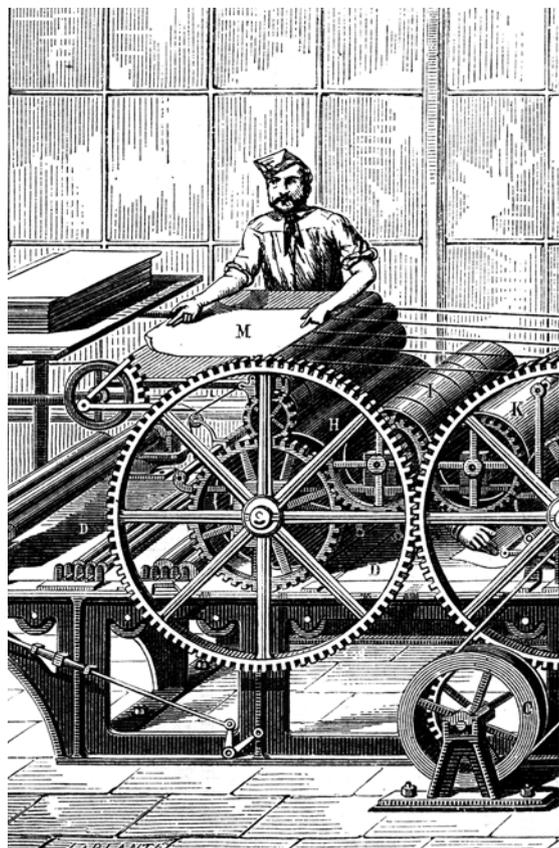
Gravure représentant une presse mécanique pour les tirages d'imprimerie, 1874.

Mais les 7 presses, chez la Veuve Vatar et Bruté, n'occupent plus que trois ouvriers ; la petite-fille de la veuve Vatar, Augustine-Julienne Jaussons, lui succède en 1823, et tient la maison jusqu'en 1836. Le second atelier de la famille n'a sous l'Empire que 3 presses ; après le départ de son frère de l'entreprise en 1811, Jean-Marie Vatar en assure seul la direction jusqu'en 1856. En 1810, Jean-François Robiquet, qui dirige une dizaine d'ouvriers et 4 presses, transmet son imprimerie à son gendre François-Cousin Dannelle, auquel succédera en 1828, jusqu'en 1857, son propre gendre Alphonse-Edmond Marteville.

La naissance de l'empire Oberthur

François-Charles Oberthur arrivé à Rennes en 1838, est engagé comme imprimeur lithographe dans l'entreprise de Marteville et Landais ; après le départ de Landais, il devient en 1842 l'associé du premier. En 1852, selon l'engagement pris par Marteville, le voilà seul propriétaire de l'entreprise, qui va désormais porter son nom. Cinq ans plus tard, en 1857, il devient le principal actionnaire de l'imprimerie Marteville et Lefas, située rue de Paris. Les bases de l'empire Oberthur sont constituées.

Entre les ouvrages de ville et ceux de l'imprimerie de labeur, la presse constitue au 19^e siècle une catégorie désormais reconnue de l'activité éditoriale. À l'extrême fin du 19^e siècle – au moment du second procès Dreyfus – André Hélard rappelle qu'il paraît à Rennes, à la veille de la naissance, le 2 août 1899, de *L'Ouest-Éclair*, 4 quotidiens et 8 hebdomadaires : le plus lu, les *Nouvelles Rennaises* déclare un tirage de 13 000 exemplaires. Le plus ancien, le *Journal de Rennes*, fondé en 1844, reste l'organe des nostalgiques du régime et de la société nobiliaire et royaliste. *Le Petit Rennais*, fondé en 1884, nationaliste, militariste, se dit, pour reprendre une expression d'André Hélard, « radical et progressiste, mais n'est ni l'un ni l'autre ». *L'Avenir*, depuis 1870, est devenu l'organe des républicains opportunistes ; il est le seul qui, modérément et momentanément, a soutenu en 1899 la cause de Dreyfus. ■



POUR ALLER PLUS LOIN

- *L'écrit, instrument de communication*, Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne, 1985.
Recueil de contributions qui couvrent toute la province ; plusieurs d'entre elles concernent Rennes (M. Duval, *Les imprimeurs à Rennes au 16^e siècle* ; X. Ferrieu, *Les Vatar à Rennes* ; J. Gury, *Rennes de Louis XVI à Louis-Philippe*).
- DUPUY Roger (textes présentés par), *Aux origines idéologiques de la Révolution. Journaux et pamphlets à Rennes (1788-1789)*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2001
- QUÉNIART Jean, *Culture et société urbaines dans la France de l'Ouest au 18^e siècle*. Paris, Klincksieck, 1978.
L'histoire de l'alphabétisation, de l'imprimerie et de la lecture dans un groupe de villes de l'Ouest au 18^e siècle. Les pages concernant Rennes y sont facilement repérables.
- SOREL Patricia, *La Révolution du livre et de la presse en Bretagne (1780-1830)*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2004.
Concerne également toute la Bretagne. La table des matières permet de retrouver facilement les pages consacrées à Rennes.

IMPRIMERIE

Oberthur, une industrie dans la ville

RÉSUMÉ > *La saga Oberthur débute à Rennes en 1852, avec la reprise d'une imprimerie locale par François-Charles Oberthur. Cet alsacien, issu d'une famille de graveurs, va avoir l'intuition d'un marché en pleine expansion : celui de l'almanach du facteur. Incarnation d'un patronat social, teinté de cléricisme, l'entreprise Oberthur va traverser le 20^e siècle, mais ne résistera pas à la crise du début des années quatre-vingt, qui verra la fin de l'usine de la rue de Paris.*



TEXTE > **JÉRÔME CUCARULL**

Au 19^e siècle, Rennes n'est pas une ville industrielle. Rares sont les établissements qui peuvent revendiquer le titre d'usine, de fabrique ou de manufacture, au moment où Oberthur arrive dans la ville.

François-Charles Oberthur naît en 1816 à Strasbourg où son père est graveur puis lithographe. À treize ans, il est retiré de l'école pour être mis en apprentissage d'écrivain-lithographe. Son père voulant le préparer à prendre la suite de son entreprise, il l'envoie à Paris pour se perfectionner. Ayant fait de rapides progrès, on lui offre un emploi rémunéré dans un des deux établissements qui existent à Rennes, celui de Marteville et Landais. En 1839, ces deux imprimeurs se séparent. Oberthur s'apprête à retourner en Alsace, quand son patron, Joseph Landais, lui propose de devenir son associé pendant dix ans et de lui céder ensuite l'établissement dans des conditions avantageuses. Il accepte et obtient en 1842 son brevet d'imprimeur-lithographe.

En 1852, François-Charles Oberthur devient seul propriétaire de l'entreprise, comme convenu. Ainsi naissent les Imprimeries Oberthur. Elles absorbent progressivement la concurrence. En 1857, Oberthur rachète la société

Marteville et Lefas. Il obtient son brevet de typographe la même année. En 1866, il associe son fils aîné, Charles, à l'entreprise, puis, en 1871, son second fils, René.

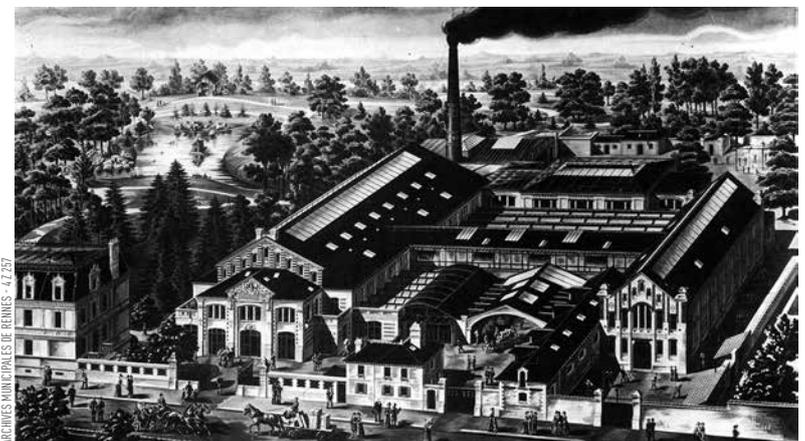
L'almanach fait la prospérité

Au départ, l'imprimerie est située place du Palais et la typographie rue Impériale (actuelle rue Nationale), puis les ateliers sont réunis faubourg de Paris en 1869. Cette mutation permet de mécaniser la production en faisant fonctionner une machine à vapeur, tout offrant la possibilité d'une extension future, car ce faubourg est à cette époque constitué principalement de prés et de vergers. L'almanach des postes assure la prospérité de l'entreprise. Il existait avant la fondation de la maison, mais le mérite de François-Charles Oberthur est d'avoir compris l'importance que pouvait prendre cette publication sur le plan national. Il en a fait un article de grande consommation.

Oberthur devient ainsi une entreprise marquante dans le paysage économique rennais. La production des almanachs rend compte de la capacité de l'entreprise à jongler



JÉRÔME CUCARULL
est docteur en histoire,
enseignant et consultant.



ARCHIVES MUNICIPALES DE RENNES - 47267



Un patrimoine rennais, rue de Paris

Pour permettre l'extension de ses ateliers d'imprimerie, François-Charles Oberthur fait l'acquisition de terrains rue de Paris, comprenant deux fermes, des jardins maraîchers et des pépinières. Son installation commence en 1869. Cinq ans plus tard, il y bâtit une imprimerie neuve, dont il subsiste les deux grands ateliers de fabrication, édifiés respectivement par les architectes Martenot et Jobbé-Duval. Ce sont de vastes halles couvertes d'un toit à longs pans percé d'une verrière zénithale. Leurs façades sont valorisées par la polychromie des matériaux : schiste sur fond de briques, calcaire, mais aussi par les diverses compositions des baies.

L'industriel se fait en même temps bâtir une nouvelle demeure qui rend compte de la prospérité de son affaire et de son bon goût. Face à cet hôtel particulier, un jardin est aménagé en parc d'agrément. Il est dessiné par le paysagiste Denis Bühler qui imaginera par la suite le Thabor, situé dans le même quartier. Il conserve les grands arbres, de vieux chênes superbes, des merisiers, des hêtres et de très beaux peupliers. De nombreuses variétés de conifères et des massifs y sont plantés. On fait venir des blocs de roche de Pont-Réan ainsi que de la terre de bruyère. Enfin, une pièce d'eau est creusée pour assainir une partie marécageuse de la propriété.

L'imprimerie et l'hôtel du fondateur expriment donc une réussite bourgeoise et industrielle. L'idée, originale, d'encadrer l'imprimerie par les demeures de ses dirigeants est une façon très symbolique d'affirmer le caractère familial de l'entreprise.

Devenu propriété de la Ville de Rennes, le parc actuel, qui n'est qu'une partie du parc d'origine, est ouvert au public depuis 1977. Les bâtiments de l'usine sont devenus un centre d'affaires occupé notamment par le siège de la société Legris Industries.

avec des procédés différents, la typographie et la lithographie, la gravure traditionnelle et la photogravure, pour proposer à ses clients des images au goût du jour. L'installation d'un laboratoire de photographie en 1889 est un événement capital. Elle va permettre de simplifier les procédés de reproduction et développer les possibilités d'impression. François-Charles Oberthur, par ses connaissances techniques, a toujours su s'organiser pour tirer le meilleur parti des progrès afin d'améliorer sa production en qualité et aussi en quantité (mécanisation) afin de satisfaire à une demande croissante.

La production se diversifie peu à peu. Outre les almanachs des postes et les agendas, l'imprimerie travaille également dans le secteur des contributions (production d'imprimés et de formulaires pour les services fiscaux), le secteur fiduciaire (impression des billets de banque, pour la Banque de France ou des banques étrangères, et de titres pour des sociétés), et enfin le secteur du labeur (livres scolaires, scientifiques et techniques...). L'entreprise a donc un rayonnement national voire international pour le secteur fiduciaire.

Religion et paix sociale

François-Charles Oberthur n'est pas seulement connu pour avoir été le directeur de l'une des plus grandes usines de Rennes, il a aussi été l'un des premiers représentants en Bretagne de ce que l'on a appelé le patronat social.

En 1865, une longue grève touche l'ensemble des imprimeries rennaises. Elle a pour origine des revendications salariales. Les dirigeants n'acceptent pas de voir leur autorité mise en cause. La question sociale fait ainsi pleinement son apparition dans l'imprimerie Oberthur. En réponse, le dirigeant met en place, à partir de 1867, des mesures sociales qu'il complète pendant 20 ans. Les préceptes de la religion (charité chrétienne, valeurs du dévouement et de la générosité) y sont mis en application. Mais ils sont aussi utilisés dans le but de garantir la paix sociale. C'est une forme de contrôle de la main-d'œuvre, mais avec des relations de travail proposées par le patron et acceptées par l'ouvrier. Dans ce système se confondent les motivations économiques, politiques, humanitaires et religieuses.

Le 29 décembre 1867, Oberthur fonde la « Société des Lithographes de Rennes » qui est une association professionnelle du type société de secours mutuels. Elle regroupe à sa création 30 membres. Pour être admis, il faut être écrivain ou imprimeur lithographe. La société a



ARCHIVES DÉPARTEMENTALES D'ILLE-ET-VILAINE - 4 FI RENNES 929

Les ouvriers sortent des imprimeries Oberthur, début 20^e siècle.

pour but de donner les soins des médecins et de fournir les médicaments aux sociétaires malades, de leur payer une indemnité pendant le temps de leur maladie, de pourvoir à leurs frais funéraires, cela moyennant une cotisation régulièrement versée à une caisse commune. Elle n'est pas rattachée à l'imprimerie Oberthur et son action restera strictement mutualiste.

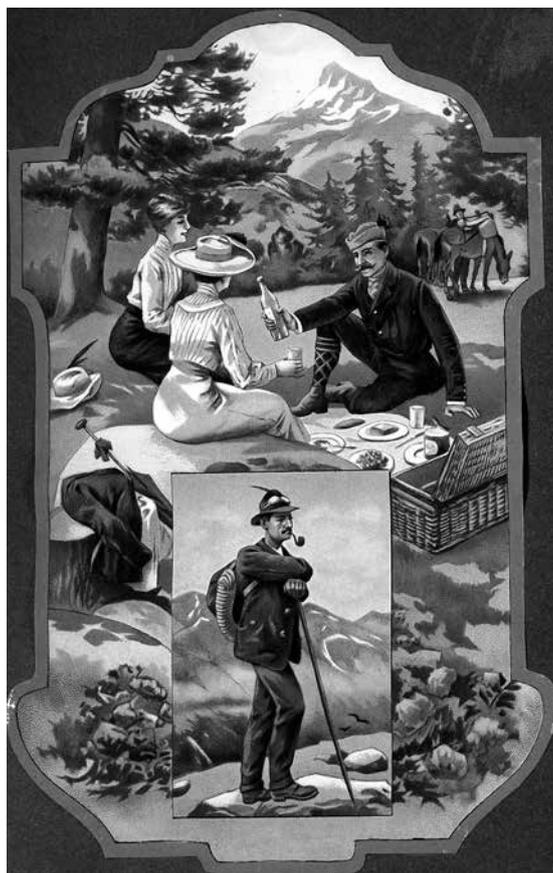
École industrielle

Autre initiative, au début des années 1870 : Oberthur crée à l'intérieur de son établissement une école industrielle, destinée à former comme il le dit lui-même « le personnel d'élite nécessaire à l'exercice de la noble profession d'imprimeur ». Les enfants y sont d'abord admis en préapprentissage à partir de 12 ans, à l'issue d'un concours. Puis ceux qui sont jugés suffisamment instruits entrent pour trois années en apprentissage. Les écrivains-lithographes, recrutés à l'extérieur de l'imprimerie, doivent avoir au moins 14 ans et justifier de connaissances en calligraphie et en dessin. Leur apprentissage dure 4 ans et ils vont tous les soirs à l'école municipale de dessin. Les heures de classe sont assurées par des frères de l'Instruction

chrétienne car l'imprimerie veille à leur inculquer de bons principes d'éducation morale et spirituelle. Le dimanche, les enfants sont tenus d'assister à la messe à N.D. de Toutes-Grâces, faubourg d'Antrain.

En 1871, une société de gymnastique est fondée. Ses membres disputent les concours régionaux et nationaux accompagnés d'une fanfare, elle-même assez importante. Une heure de gymnastique journalière est obligatoire pour les apprentis. L'imprimerie est équipée d'un gymnase en 1891. En 1874, Oberthur fait part de sa décision d'offrir une retraite aux ouvriers âgés de 60 ans et qui ont travaillé pendant 25 ans à l'imprimerie, de même qu'à ceux qu'une infirmité empêcherait de travailler. D'autre part, pour les filles qui, en se mariant, désiraient quitter leur métier, l'entreprise offre une dot proportionnelle au nombre d'années passées à l'imprimerie après leur apprentissage. En 1875, François-Charles Oberthur reçoit la légion d'honneur décernée par le Maréchal-Président Mac Mahon. Les 367 ouvriers reçoivent alors en cadeau de la part de leur patron un livret de caisse d'épargne au montant proportionnel à leur temps d'activité à l'imprimerie. En 1880, est créé un service médical gratuit pour le person-





BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DES CHAMPS-LIBRES - RENNES

nel, avec un médecin spécialement attaché à l'entreprise. Les engagements d'Oberthur sont donc basés sur les principes que l'Église catholique encourage ou soutient. En 1876, le fondateur est reçu en audience privée par le pape Pie IX à Rome, puis il est fait chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, sous le pontificat de Léon XIII en 1887. À cette occasion, l'Archevêque de Rennes, Monseigneur Place est accueilli à l'imprimerie.

Ancrage rural à Monterfil

La dynastie Oberthur est ancrée dans un monde rural en train de disparaître. La commune de Monterfil est le véritable fief de la famille. François-Charles Oberthur y est adjoint puis son fils Charles maire, ainsi que Louis, représentant de la troisième génération. Il participe aux travaux de la Société d'agriculture d'Ille-et-Vilaine où il œuvre pour une diffusion des nouvelles techniques agri-

Le calendrier des postes, reflet d'une époque

En 1849, l'Administration autorise officiellement les facteurs à distribuer des calendriers à leur profit, conformément à un usage depuis longtemps établi. Oberthur va saisir cette opportunité pour faire sa fortune. Le facteur distribuait en guise d'étrennes un simple feuillet collé sur un carton contenant les tableaux des jours et des mois, ainsi que des renseignements postaux. François-Charles Oberthur y voit un nouveau support pour ses images lithographiques. L'entreprise propose de fabriquer et de fournir les renseignements que comporte ce feuillet agrémenté de dessins et d'images, d'une façon plus soignée et artistique et sans doute à meilleur marché. Les facteurs acceptent cette offre. La première édition date de 1854 et l'almanach des postes ainsi conçu va conserver la faveur du public pendant plus de 150 ans. Oberthur finit par racheter son principal concurrent en 1860, ce qui lui donne le monopole de cette production. Le chiffre des ventes explose, passant de 812 453 en 1857 à 11 102 000 en 1914. En 1953, l'entreprise en vend encore 7 millions d'exemplaires.

Le choix des sujets qui figureront sur les almanachs est déterminé par la maison en relation avec un comité représentatif des facteurs. La commande est passée à des artistes qui exécutent des croquis selon les instructions qui leur ont été données. Certains sont célèbres à l'époque : Adolphe Gusmand (1821-1905), graveur sur bois et dessinateur qui fut un des interprètes préférés de Gustave Doré ; Édouard Vaumort, illustrateur né à Rennes en 1824, qui deviendra en 1880 conservateur du Musée des Beaux-Arts de la ville ; Stéphane Pannemacker (1847-1930) né en Belgique, qui a aussi travaillé pour Gustave Doré.

Les thèmes des illustrations des almanachs sont très diversifiés. Ces images permettent de répondre aux goûts de la société de la III^e République. Les paysages, les activités, liées à la pêche (le nettoyage ou la réparation du bateau, la prière ou le départ), à la campagne (les bûcherons, les paysans ou les bergers), ou le facteur distribuant le courrier, des personnages flânant aux coins des rues, dans les parcs, à la mer, à la montagne ou à la campagne, donnent l'image d'une société heureuse ou règne l'oisiveté. Il n'y a aucune leçon à retenir de ces images ni aucune morale. Elles n'ont aucune visée pédagogique, elles offrent simplement un dépaysement géographique et permettent de rêver à une vie bourgeoise. La photographie sera utilisée régulièrement à partir des années 1950, et dès lors, on va voir apparaître certaines scènes connues encore aujourd'hui dans les almanachs postaux. Toutes ces illustrations reflètent le goût des clients de l'époque. Elles sont parfois un peu kitsch et destinées à la consommation de masse, reflet de la période des « Trente glorieuses ».



BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DES CHAMPS-LIBRES - RENNES

coles. Ce rayonnement local traduit la situation originale des Oberthur, à la fois industriels et propriétaires. Personnalités reconnues dans le monde rural, ils n'arrivent pourtant pas à s'imposer face aux « turbulences » de la ville. Fort de sa notoriété et de son expérience, en 1871, François-Charles Oberthur démissionne de son poste d'adjoint au maire de Monterfil, pour venir siéger au conseil municipal de Rennes. En 1876, il pose sa candidature comme député « conservateur-libéral-constitutionnel » comme il se désignait lui-même, dans la première circonscription de Rennes mais il est battu par le député sortant. Cet épisode met fin à sa brève carrière politique.

Rivalités familiales

En 1893, à la mort de François-Charles Oberthur, un contrat d'association est conclu entre la veuve

Oberthur et ses deux fils. Ce contrat semble rompu dès 1896, et un conflit éclate entre les deux branches de la famille, devenues rivales. Malgré tout, pendant 50 ans, l'entreprise réussit à rester dans le giron familial. La croissance sera continue, l'effectif passant de 626 personnes en 1894 à 964 en 1913. En 1909, les Imprimeries Oberthur deviennent une Société anonyme. Charles Oberthur est le président du Conseil d'administration jusqu'en 1924, date à laquelle son frère René lui succède. En 1938, deux petits-fils de René Oberthur, Éric de Jessé et Jean Cartier-Bresson, s'associent à l'entreprise et entrent au Conseil d'administration. En 1940, Mme Pierre Cartier-Bresson (Marthe Oberthur) succède à son père René. Elle dirige l'entreprise avec son fils Jean, jusqu'en 1958, date à laquelle ils quittent tous les deux les Imprimeries Oberthur pour fonder la

De gauche à droite :

Deux jeunes femmes et un homme pique-niquent sur l'herbe en montagne. Dans l'encadré, un homme prêt pour une randonnée, 1913-1914. Support de calendrier.

Un couple discute, 1914-1915. Calendrier.



À Rennes, des euros et des calendriers maintiennent la tradition industrielle

Lors du dépôt de bilan de l'entreprise Oberthur, en 1983, trois entités industrielles sont reprises de manière indépendante à Rennes. L'imprimerie de laur Ovest impressions s'installe à Villejean, et cessera ses activités en 2008. Fabrical Oberthur, qui réalise les célèbres almanachs du facteur, est repris par la famille Soniès, en 1984. Ces actionnaires contrôlaient de leur côté une activité similaire et se sont donc intéressés à l'entreprise rennaise, à la demande du Ciri, le bras armé de l'État pour les restructurations industrielles. La ville de Rennes leur loue pour commencer un local à la plaine de Baud, jusqu'à leur implantation sur leur site actuel de la Zone industrielle Sud-Est. L'entreprise sera rebaptisée Éditions Oberthur en 1993. La famille Soniès cédera sa participation en 2009 au fonds d'investissement TCR, qui l'a ensuite revendu à un autre fonds, 21 Centrale Partners et à

son dirigeant Christophe Rault fin 2012. Les Éditions Oberthur emploient 145 salariés permanents, pour un chiffre d'affaires de 36 millions d'euros en 2013. Outre son activité historique, l'entreprise s'est diversifiée dans les produits de papeterie et de rentrée des classes sous licence, les agendas, les calendriers d'entreprise. Elle s'apprête à lancer une nouvelle ligne d'activité : les bagages.

Site ultra-sécurisé

Beaucoup plus discrète sur ses activités, en raison d'une politique de confidentialité très stricte, mais également située dans la ZI Sud-Est, à Chantepie, Oberthur Fiduciaire est l'héritière de l'activité de fabrication de billets de banques et de produits sécurisés (chéquiers, documents administratifs, etc.) Elle a défrayé la chronique en février 2014, suite à un vol de pesos dominicains par des salariés indéclicats. Cette activité a été reprise

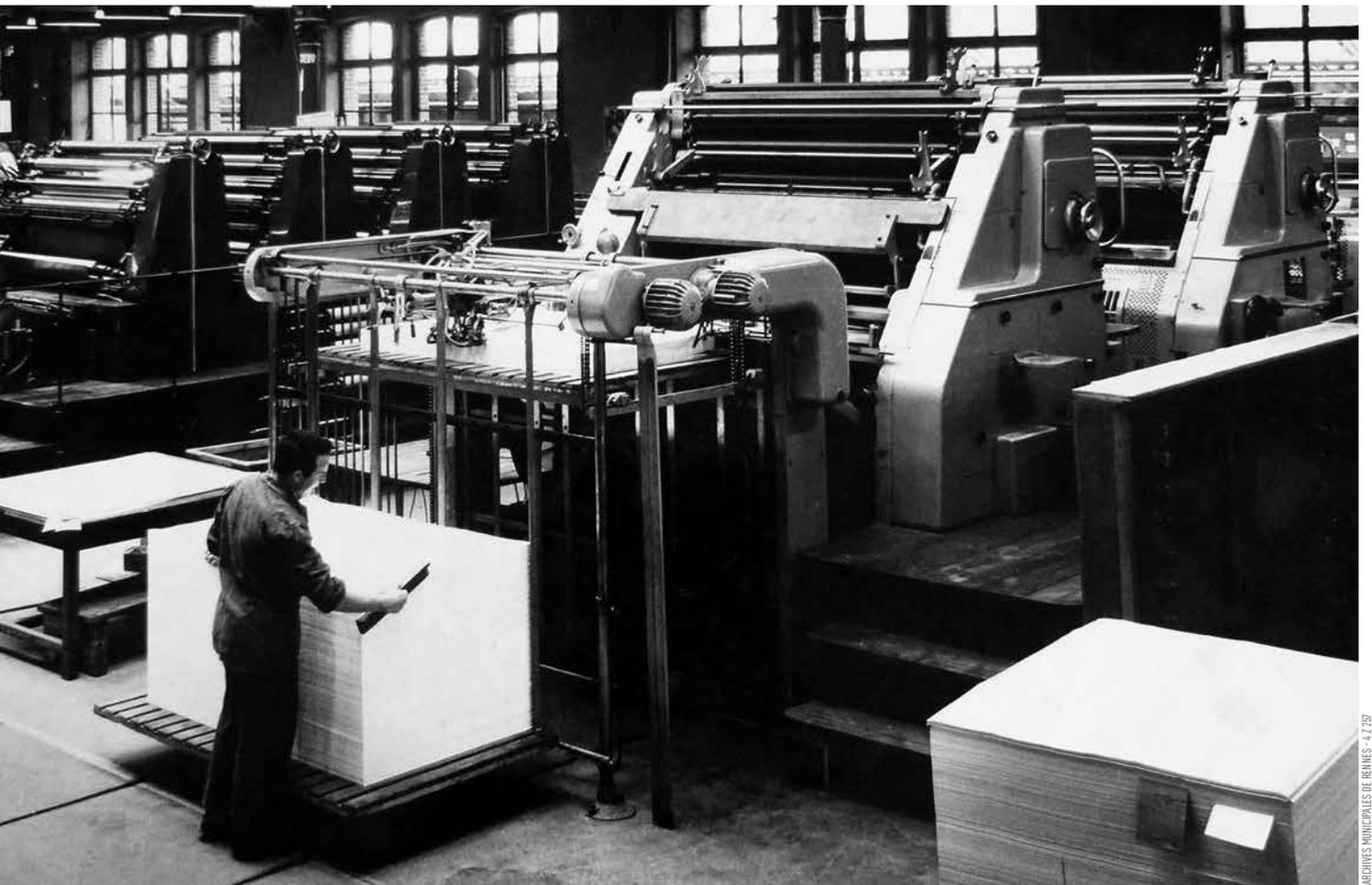
en 1984 par Jean-Pierre Savare, un ancien cadre supérieur de la BNP qui la rebaptise du nom du fondateur, François-Charles Oberthur. En 1999, elle est renommée Oberthur Card Systems, après l'acquisition de l'américain De la Rue dans le domaine des cartes bancaires.

Cette activité, qui compte une usine à Vitré, est cédée en 2011 sous le nom d'Oberthur Technologies. Les activités d'impressions de haute sécurité du groupe François-Charles Oberthur sont alors renommées Oberthur Fiduciaire. Le groupe fabrique 5 milliards de billets de banque et 1,6 milliard de documents sécurisés. Depuis 2013, il dispose d'un second site industriel à Sofia, en Bulgarie. Au fait, pour savoir si vos euros sortent de l'usine de Chantepie, il suffit de consulter la première lettre du code d'imprimeur figurant sur le billet. Un E désigne l'imprimerie Oberthur de Rennes. À vos portefeuilles ! **X.D.**

société « Impressions Jean Cartier-Bresson », et Jean Arthur devient alors PDG de la société. À partir des années 1950, pour faire face à une concurrence accrue, Oberthur cherche à renforcer sa position dominante sur le marché des calendriers et agendas. De nombreux accords voient le jour dans le cadre de cette stratégie commerciale. Sans être exhaustif, en 1949, Oberthur s'allie avec la société Blocitti, spécialisée dans la production de blocs éphémérides, association qui fonctionne jusqu'en 1974 ; en 1955, elle s'associe avec B. Sirven, de Toulouse, pour fabriquer les calendriers et agendas, jusqu'à sa liquidation en 1975. Enfin, en 1962, une filiale d'Oberthur est créée dans le domaine des calendriers, Francal, qui perdure jusqu'en 1971.

Une fin chaotique

Dans les années 1970, l'histoire devient plus chaotique. En 1970, la Société anonyme des imprimeries Oberthur se transforme en Société à responsabilité limitée (SARL) puis est peu après absorbée par sa rivale Chaix-Desfossés-La Néogravure, dont elle devient une filiale jusqu'en 1975. À cette date, Oberthur rachète ses propres parts et redevient indépendante. Toujours en 1975, Oberthur ouvre une nouvelle imprimerie, pour l'atelier Fiduciaire, à Chantepie dans la zone industrielle Sud-Est. En difficultés financières, l'entreprise traverse un long conflit social, dépose son bilan et est liquidée en 1983. Les locaux et les terrains sont rachetés par la ville de Rennes.



ARCHIVES MUNICIPALES DE RENNES - 4 Z 297

POUR ALLER PLUS LOIN

- Frédéric Berroche, *les combats des ouvriers du livre*, Rennes. Apogée, 2009
- Jacques Charpy, *Charles Oberthur, imprimeur rennais, 1818-1893*, *Bulletin de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine*, t. LXXXIX, 1987, p. 191-206
- Louis Jenin, *L'imprimerie Oberthur à livre ouvert*, Cesson-Sévigné. Eljé, 2001.
- Éric Morin, *Bourgeoisie, science et technologie au 19^e siècle : l'exemple de la famille Oberthur, La Bretagne des savants et des ingénieurs, tome II : 1825-1900*, Rennes. CCSTI et éditions Ouest-France, 1994, p. 255-259

En 1984, la production est relancée, après l'éclatement d'Oberthur en trois sociétés indépendantes, qui reprennent chacune un des secteurs de la production : « François-Charles Oberthur Fiduciaire » à Chantepie ; « Édition Oberthur et Fabrical », pour les agendas et calendriers, dans la plaine de Baud ; « Impressions Oberthur », « Rennes Reliure », et « Compo Photo Rennes », trois filiales de labeur à Beaugard au Nord-Ouest de la ville.

Malgré la fin chaotique de l'entreprise après 130 ans d'existence, marquée par une forte résistance ouvrière, Oberthur restera dans la mémoire rennaise comme une réussite exemplaire, symbole des capacités de la ville à se développer en innovant. ■

CONTROVERSE

Rennes, une éternelle cité du livre ?

RÉSUMÉ > *Et si l'attachement de Rennes à l'imprimé plongeait ses racines dans un terreau très ancien, fondé sur la certitude de la supériorité de l'écrit sur l'image ou l'objet ? C'est l'hypothèse défendue ici, preuves à l'appui, par l'historien Gauthier Aubert. Notre collaborateur s'interroge également sur les relations compliquées que la ville entretient avec les musées depuis le 18^e siècle. Là encore, la préférence accordée au livre dans les milieux intellectuels rennais pourrait expliquer bien des choses.*



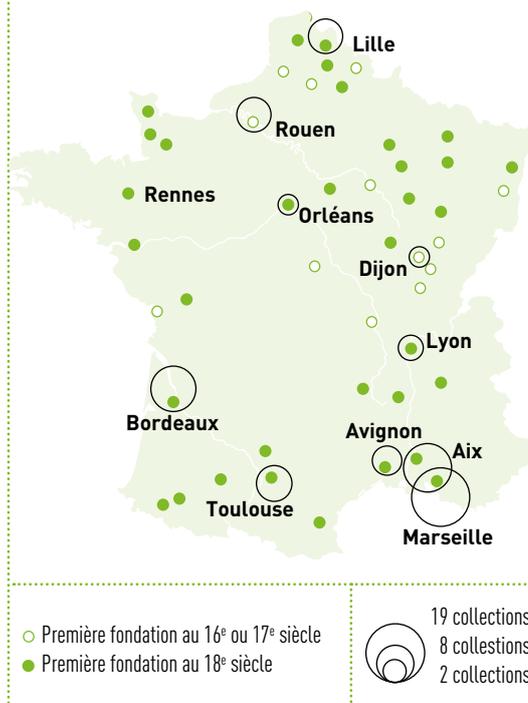
TEXTE > GAUTHIER AUBERT

Partons d'un constat qui n'a a priori rien à voir avec les livres : au siècle des Lumières, si propice à l'éclosion d'institutions culturelles en province, Rennes ne fait pas partie des villes de France qui ont connu l'ouverture d'un musée. Elle diffère en cela de Besançon, La Rochelle, Nîmes, Arles ou encore Dijon, par exemple. De même, les cartes des collections privées notablement ouvertes au public au 18^e siècle – et que l'on pourrait appeler des « proto-musées » – montrent une certaine timidité rennaise en la matière. Seule les collections (scientifiques) du président de Robien émergent au milieu d'un quasi-désert¹.

Rennes, ville des Lumières

Il n'est certes pas évident de comprendre le pourquoi d'une telle situation, singulièrement dans le cas d'une ville comme Rennes qui ne peut passer pour une ville sans relief culturel. La capitale bretonne compte en effet nombre de personnes cultivées, et, outre Robien, elle est aussi la ville de La Chalotais, l'homme qui a, entre autres choses, inventé l'expression « éducation nationale ». Derrière ces monuments, d'autres personnages moins connus attestent de l'existence d'un milieu intellectuel relativement dynamique. Au cours du 18^e siècle, la ville voit d'ailleurs émerger une bibliothèque semi-publique

VILLES DOTÉES D'AU MOINS UNE BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE À L'ÉPOQUE MODERNE ET COLLECTIONS ARTISTIQUES PROVINCIALES AU 18^e SIÈCLE



GAUTHIER AUBERT est historien, maître de conférences à l'Université Rennes 2 et membre du comité de rédaction de *Place Publique Rennes*. Il est notamment l'auteur d'une thèse sur *Le président de Robien, gentilhomme et savant dans la Bretagne des Lumières*, publiée aux PUR en 2001.

(celle des avocats), une société d'agriculture (la première de France), une école de chirurgie, un cours de mathématiques, une école de dessin, une autre d'ingénieur, une chambre de lecture, ou encore des loges maçonniques. C'est aussi à cette époque qu'elle devient universitaire en accueillant la faculté de droit, auparavant à Nantes. Mais pas de musée, ou ce qui pourrait en tenir lieu.

Il n'est pas évident de saisir une absence et sans doute celle-ci ne saurait s'expliquer par un facteur unique. Parmi ceux qui semblent probables, évoquons un possible déficit de patriotisme urbain, qui nuit à l'affirmation d'un évergétisme citadin à la mode italienne (N.D.L.R. :

¹ Gauthier Aubert, *Le président de Robien, gentilhomme et savant dans la Bretagne des Lumières*, Rennes, PUR, 2001.

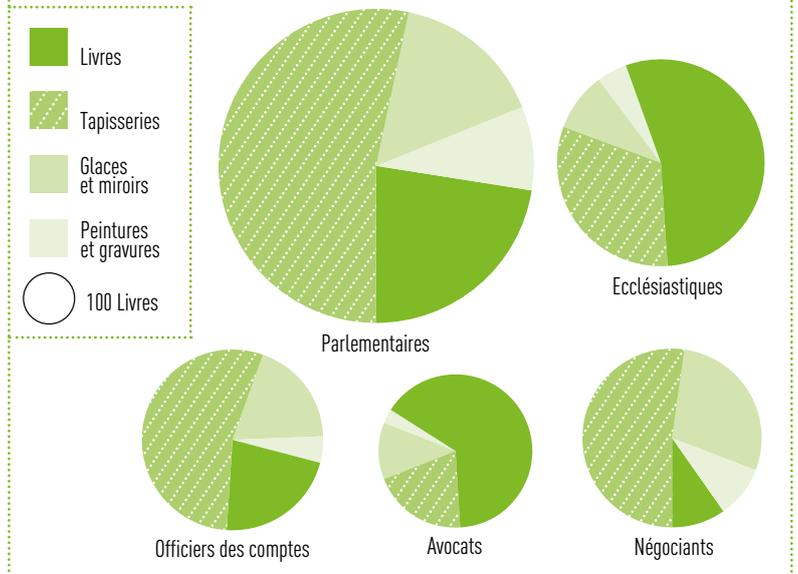
Les infographies reproduites ici sont tirées de ce même ouvrage.

pratique consistant, pour les notables, à faire profiter la collectivité de leurs richesses). À Rennes, les élites sont bretonnes, et, pour elles, la capitale du vieux duché est d'abord une ville théâtre du pouvoir à laquelle ils ne s'attachent guère. Or, pour qu'il y ait musée, il faut aussi qu'il y ait au moins un peu d'amour de sa ville. À cela peut s'ajouter une certaine indifférence à l'idée de publicité de la culture et du savoir. Car il y a en Bretagne en général et sur les bords de la Vilaine en particulier des collectionneurs, mais ils ne semblent pas soucieux de faire connaître leurs merveilles au « public ». Seul Robien échappe à cette réalité, mais il faut dire que l'homme entretient des réseaux jusqu'au cœur du Paris savant, et vit de fait à l'heure de cette nouvelle Rome.

Gens du livre, ville du livre

Mais il est peut-être un autre paramètre, plus profond que ceux évoqués. Étudiant la naissance des premiers musées dans la France provinciale d'avant la Révolution, l'historien de l'art Édouard Pommier remarquait que pour qu'apparaisse ce type d'institutions caractéristiques du Siècle des Lumières, il fallait avoir « renoncé au dogme traditionnel de la supériorité du livre sur l'objet² ». De manière connexe, d'aucuns ont d'ailleurs pu remarquer que l'image avait longtemps été dominée par l'écrit³. La question qui se pose alors est de savoir si les Rennais des Lumières étaient particulièrement attachés à l'écrit, au savoir et à la culture livresque ? De fait, on l'a dit, la ville abrite une bibliothèque, celle des avocats, qui peut tenir lieu, bon an mal an, de bibliothèque publique. Parallèlement, le président de la Bourdonnaye-Montluc, autre figure des Lumières rennaises, envisage un moment de créer une bibliothèque publique pour le clergé. Autant d'éléments qui nous mettent sur la piste de l'attachement sensible des Rennais au livre, que d'autres indices confirment. En scrutant, grâce aux inventaires après décès, ce que les gens ont chez eux, il apparaît que les groupes sociaux qui constituent le socle des élites locales privilégient sensiblement le livre comme outil de culture primordial. De là, en comparant l'investissement en peintures et gravures d'une part, et l'investissement en livres d'autre part, il apparaît nettement que la bibliothèque est plus importante que la galerie. Seuls, parmi les élites bretonnes ici considérées (cf. graphique), les négociants – essentiellement nantais et malouins – se distinguent du fait d'une part réduite consacrée aux livres, sans pour autant que les

LIVRES ET IMAGES CHEZ LES ÉLITES BRETONNES D'APRÈS LEURS INVENTAIRES APRÈS DÉCÈS, À NANTES, RENNES, SAINT-MALO, 1741-1755



images dominant. Chez les ecclésiastiques et les avocats, véritable cœur de la cité – à défaut d'en être la tête –, l'investissement en livre est notoirement premier.

Un héritage qui dure ?

Ainsi, Rennes, capitale provinciale au temps des Lumières, présente-t-elle le visage d'une ville du livre car c'est une ville de magistrats, d'avocats et d'ecclésiastiques et que le négoce y pèse bien peu. La Révolution ne mettra pas fin à cette situation. Au siècle suivant, les gens du livre continuent d'y tenir le haut du pavé : magistrats, avocats et ecclésiastiques – renforcés progressivement par les universitaires – jouent toujours un rôle prépondérant dans la définition de la tonalité urbaine.

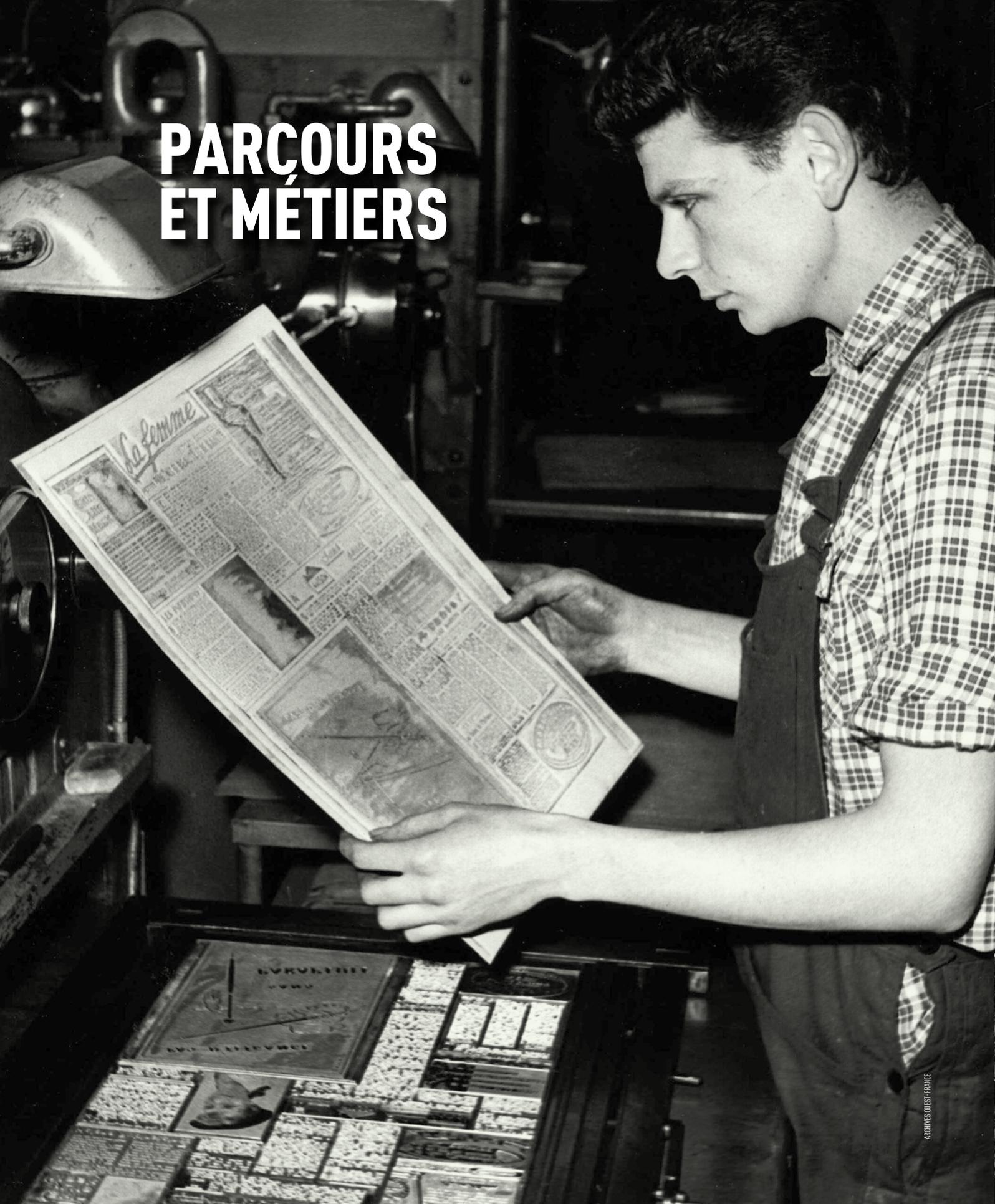
Cette réalité demeure longtemps sans doute, et seules les mutations sociologiques profondes de la seconde moitié du 20^e siècle semblent avoir conduit à une inflexion. Inflexion, et non rupture cependant si on songe que, par exemple, la ville de Rennes se distingue parmi les grandes villes de France par quelques absences qui ne sont qu'en apparence étranges, comme de n'avoir ni musée d'histoire de la ville, ni muséum d'histoire naturelle. À l'ombre du Parlement restauré, le dogme de la supériorité du livre ferait-il de la résistance ? ■

² Dans Pierre Nora, dir., *Les Lieux de mémoire*, 1, Paris, Gallimard, 1997, p. 1508.

³ Anne-Marie Lulan, « L'écrit et l'image : réalité de deux impérialismes », *Communication et langages*, n°38, 1978, p. 7-16.



PARCOURS ET MÉTIERS



MÉTIER DISPARU

Moi, Paul Lancelot,
typographe...

RÉSUMÉ > Rennes est une ville de typographes. À cause d'Oberthur et de L'Ouest-Eclair devenu Ouest-France, les ouvriers du livre ont marqué la capitale bretonne avant que les révolutions techniques de l'imprimerie ne balaient leur savoir-faire et la culture qui allait avec. Rencontre avec Paul Lancelot, entré comme typographe à Ouest-France à l'âge de 15 ans et qui a vécu au cours d'un demi-siècle les incroyables mutations d'un métier aujourd'hui disparu.



TEXTE > **GEORGES GUITTON**

À plus de 80 ans, Paul Lancelot a gardé fière allure. On est tenté d'attribuer à son métier de typographe, l'espèce de solidité et de modestie qui émanent de sa personne. Parfois des éclats de rire transpercent sa voix quand il évoque cette vie ancienne qui lui semble si loin aujourd'hui. Car aucun autre métier n'a connu à ce point les ruades du temps. Comme tous ceux de sa génération, ouvriers du livre durant la seconde moitié du 20^e siècle, Paul Lancelot a vécu toutes les étapes d'une révolution technique, donc humaine, totalement imprévue : partant du plomb pour arriver au numérique, de la composition à la main (quasiment comme au temps de Gutenberg) à l'écran informatique en passant par l'usage de la linotype. Son histoire c'est aussi celle de la mort d'un métier, de la disparition d'une tribu qui marqua très fortement la ville de Rennes durant cinq siècles.

L'apprenti de l'après-guerre

En ce jour de janvier, Paul est assis dans le salon « historique » de l'immeuble de *Ouest-France*, rue du Pré-Botté. Là, sous les portraits d'Emmanuel Desgrées du Loû et de l'abbé Félix Trochu, les deux fondateurs

de *L'Ouest-Eclair* en 1899, il témoigne pour l'histoire. Son histoire à lui commence en 1947, le jour où il est embauché à *Ouest-France*. « C'est ici même dans cette salle que j'ai passé l'examen, s'amuse-t-il. J'avais 15 ans. Après l'école primaire à Saint-Yves, j'avais fait deux ans de collège technique pour devenir ajusteur. Mais un jour, ma mère qui était femme de ménage au journal m'a dit qu'il y avait un concours pour devenir typographe. J'avais déjà visité Oberthur, cela m'intéressait ». Paul réussit l'épreuve et le voilà embauché comme apprenti pour quatre ans, plus deux ans de « demi-ouvrier », dans une entreprise qui cultive la fibre familiale. Ainsi, avant sa mère, la grand-mère de Paul avait été employée pendant 32 ans à *L'Ouest-Éclair*, au service des expéditions qu'on appelle « les expés » dans le jargon maison.

« J'apprends à lever la lettre »

Attention, dans un premier temps, l'apprenti ne travaille pas directement pour le journal mais à l'Imprimerie Bretonne laquelle « occupe à l'époque les deux-tiers de la surface du Pré-Botté ». C'est une grosse imprimerie commerciale, n° 2 à Rennes après Oberthur : on y fabrique

Page ci-contre, la fabrication du journal à la fin des années cinquante, rue du Pré-Botté.





ARCHIVES OUEST-FRANCE

L'atelier des linotypistes en pleine action dans les années cinquante. Au premier plan, le "marbre".

des affiches, de la publicité, on y imprime des hebdomadaires. D'emblée « le climat de l'atelier m'a bien plu et je l'ai toujours aimé ». Le jeune homme se forme au métier « sur le tas », par compagnonnage : « j'apprends la disposition de la casse typo », « j'apprends à lever la lettre, c'est-à-dire à prélever un caractère de plomb dans une casse et à le mettre sur le composteur ». Il passe par la réalisation de toutes sortes de travaux, des choses compliquées comme des manuels d'arithmétique. Il n'a pas oublié « la mise en page d'une thèse sur les tuyaux de drainage. On pouvait passer alors plusieurs heures sur une page. Manuellement, c'était intéressant ».

Un jour l'apprenti est mûr pour franchir la porte qui sépare l'imprimerie commerciale du journal. Là, grouille un autre monde. C'est l'ambiance de la presse.

On peut y travailler de nuit et le dimanche. Surtout, c'est un travail « linéaire, une chaîne de fabrication avec des passages obligatoires. On est tributaires les uns des autres ». Cela explique aussi que dans l'atelier, « il y ait une bonne cohésion. » Et, ajoute Paul, « les apprentis y sont considérés ».

Le chant des linotypes

Au journal, on fabrique du texte et contrairement à l'imprimerie commerciale, pas question de se laisser aller à des fantaisies typographiques. Tout est minuté, le texte est produit à un rythme d'enfer sur des linotypes. Ces engins sont un mélange de machine à écrire avec 90 caractères et de petite fonderie composant instantanément des lignes de plomb (ligne de 32 caractères).



ARCHIVES OUEST-FRANCE



ARCHIVES OUEST-FRANCE

1 - Le linotypiste corrige une page en changeant des lignes de plomb.

2 - L'atelier de clicherie où l'on prépare les plaques pour les rotatives.

3 - La rotative, fin des années cinquante.

Derrière chaque linotype (il y en a une soixantaine), se trouve un linotypiste. Paul devient « lino ». Il apprend tout seul sur un clavier aveugle et atteint très vite le rythme standard de 120 lignes à l'heure. C'est un peu fastidieux. Les années passant, on instaure un « système de surproduction » de 160 lignes à l'heure. Et même si Paul atteint les 200 lignes, il avoue que « ça ne l'emballer pas trop ». Alors de temps en temps il se propose pour remplacer les typos, c'est-à-dire les metteurs en page. « Je suis passé de nuit pour me baigner dans cette ambiance que j'aimais bien. La nuit, ce qui prime, c'est l'horloge. C'est plus dynamique, le temps passe plus vite ». L'obsession du temps. Le temps perdu quand les correcteurs ont repéré une faute, qui exige qu'à chaque fois le typo doive recomposer la ligne complète. Le temps qui

manque quand sur la morasse, sorte de carton avec lequel on moule la page effectuée, le journaliste découvre une bourde ou une coquille et qu'il est trop tard pour modifier cette page car pas question pour les « gros bras » des rotatives d'attendre une minute de plus.

« Du plomb sous les godasses »

Les années passent. Au milieu des années 60, « on comprend que tout va changer ». À la fin de cette décennie, Paul qui est devenu chef du service de saisie, se trouve en première ligne. « Cela bougeait constamment et cela me plaisait, même si je dois admettre que quand on a travaillé dans le plomb, on en a toujours un peu qui reste sous ses godasses. » En 1969, un premier ordinateur arrive : « on a commencé à composer les textes au kilo-



ARCHIVES OUEST-FRANCE

4



ARCHIVES OUEST-FRANCE

5



ARCHIVES OUEST-FRANCE

6



ARCHIVES OUEST-FRANCE

7



ARCHIVES OUEST-FRANCE

8

4-En février 1980, prise d’empreinte de la dernière page de Une fabriquée au plomb à “Ouest-France” sous le regard des typos et des journalistes dont François Lemarié, 2^e à partir de la droite.

5-L’atelier dessin, en 1973 à Chantepie.

6-La mise en page sur le “marbre”, 21 novembre 1968 au Pré-Botté.

7-Au service photocomposition publicitaire, la réalisation d’un contre-tirage avant la prise d’un film négatif destiné à la photogravure.

8-Au service photocomposition publicitaire, la saisie des petites annonces, années 1970.

mètre », désormais c’est l’ordinateur dévidant une bande perforée qui fait le travail de justification, c’est-à-dire l’alignement et les coupures de mots en fin de ligne. Au départ, les bandes perforées sont acheminées à Paris par le train pour que IBM les traite...

Des pratiques séculaires disparaissent, l’opposition des salariés est naturellement vive, par exemple quand ils voient arriver les premières « opératrices de saisies », ces clavistes qui ne sont pas issues de la « culture du Livre » et qui bientôt composeront tous les textes au rythme de 350 voire de 500 lignes par heure. Ultime étape, aujourd’hui ce sont les journalistes eux-mêmes qui sont devenus les compositeurs de leur propre prose.

Le face-à-face typo-journalistes

Ah, les journalistes ! Pendant des décennies la coporation du livre et celle des « rédacteurs » ont vécu un tandem indissociable à la fois complice et rival. « Nous étions deux mondes différents, nous n’étions pas dos à dos mais face à face car ensemble nous affrontions chaque jour l’imprévu et chaque soir nous avions un challenge à remporter », analyse François Lemarié, ancien journaliste en retraite depuis le début des années 80 et ami de Paul Lancelot. Deux mondes quand même : d’un côté, la rédaction un peu brouillonne qui s’efforce de livrer une copie propre au lino, « mais à l’époque, après-guerre, tout était écrit à la main et les textes étaient parfois difficiles à déchiffrer pour les linos ». De l’autre côté, des linos et des typos formant un milieu de travail structuré et organisé.

Quant à remettre la copie en temps et heure, cette obsession, la rédaction est souvent prise en défaut par les gars du Livre. « À une certaine heure, il nous fallait aller au charbon, admet François Lemarié, je veux dire pousser la porte de l’atelier à l’époque peu accueillant à cause de l’air pollué, de la température élevée et du bruit infernal. Dur pour nous qui sortions du grand calme du service rédactionnel où le silence n’était rompu que par les cloches de l’église Toussaints ou bien par l’unique téléphone qui dans les années 46-47 était à notre disposition ».

Au temps du Livre leader

L’ancien journaliste n’a pas oublié que durant ces décennies, le Livre « dominait un peu » la rédaction. D’abord parce que les linos, typos et rotativistes étaient plus nombreux que les journalistes. « Mais surtout, ils se battaient bien syndicalement et avaient l’oreille de la

direction. Ils obtenaient régulièrement des augmentations de salaires dont la rédaction était bénéficiaire. » C’est aussi ce « rapport de force » entre les deux confréries que la révolution technique a balayé. Aujourd’hui « la rédaction a retrouvé le pouvoir », estime François Lemarié. « Les journalistes se sont débarrassés du carcan de la fabrication, ils sont devenus eux-mêmes techniciens et programment désormais leurs pages avant de commencer à écrire ».

Paul Lancelot tempère d’une moue l’idée d’un fossé entre les deux camps, entre les deux métiers, insistant sur le fait que « l’ambiance a toujours été bonne et faite de respect mutuel. » Son copain François l’admet volontiers : « Rennes était une ville provinciale, typos ou journalistes, nous habitons tous le centre-ville, nous nous connaissions tous, nous avions des liens de quartier ».

L’esprit maison

L’esprit de communauté autour de la « maison », car c’est ainsi que les salariés désignaient l’entreprise Ouest-France, était bien réel. « Il y avait l’Uasof – l’Union amicale sportive de Ouest-France – avec ses nombreuses sections sportives ou culturelles qui faisait que nous nous retrouvions à l’extérieur toutes catégories confondues ».

Paul pourrait encore nous parler des farces que l’on se faisait à l’atelier, du goût du calembour niché dans les textes, des départs en retraite où l’on pavoisait les rotatives et les linotypes, des petits coups pris ensemble après le boulot dans les cafés du quartier, autant de bons souvenirs d’une sociabilité qui s’est sans doute un peu estompée à partir de 1972, quand le journal a quitté le Pré-Botté et migré dans la zone industrielle de Chantepie.

Paul Lancelot a terminé sa carrière à *Ouest-France* en 1991. Le petit apprenti de l’après-guerre était devenu chef d’exploitation de la composition-correction avec une équipe de 160 personnes réparties entre Rennes et les départements. Jugeant les évolutions, il admet benoîtement qu’« au final, tout s’est passé dans une bonne entente ».

Il note aussi sans nostalgie que la période charnière marquée par les changements de métiers dans la presse est bien terminée. Aujourd’hui, « ceux qui arrivent sont totalement imprégnés du système ». Paul se console en remarquant qu’au fond, tout n’a pas disparu. Si l’informatique a tué le monde des typographes, il reste que « les informaticiens ont utilisé le langage typographique » pour concevoir leurs machines grâce auxquelles aujourd’hui chacun devient « à soi seul sa propre imprimerie ». ■



UNE VIE D'IMPRIMEUR

Louis Guibert, à livre ouvert

RÉSUMÉ > *Fils d'imprimeur né à Saint-Brieuc en 1926, Louis Guibert a consacré sa vie à l'imprimerie. Il a dirigé de nombreuses entreprises dans l'Est et le centre de la France, avant de relancer l'activité des Presses de Bretagne, en 1979. Il est également à l'origine de la création de la branche « industries graphiques » du lycée professionnel Coëtlogon, et l'un des promoteurs du musée de l'imprimerie à Pipriac, berceau de Jean Brito, le « Gutenberg breton ». Rencontre avec la mémoire rennaise de l'imprimerie.*



TEXTE > **XAVIER DEBONTRIDE**

À Rennes, son nom revient régulièrement dans les conversations lorsqu'on évoque l'histoire de l'imprimerie. Louis Guibert, 88 ans, est la mémoire vivante de cette activité : il a notamment dirigé les Presses de Bretagne et fut à l'origine du transfert de la formation aux métiers de l'industrie graphique au sein du Lycée technique de Coëtlogon, en 1992. Il faut l'entendre dérouler le fil de sa vie, dans son appartement lumineux à deux pas du métro Henri-Fréville, pour comprendre que cette histoire d'encre et de papier demeure avant tout une affaire de passion.

Louis Guibert est né en 1926, à Saint-Brieuc. Son père, également prénommé Louis, est imprimeur, fervent laïque, membre de la Ligue des Droits de l'Homme et ami personnel de l'écrivain Louis Guilloux. Pour autant, à l'adolescence, son fils ne s'imagine pas suivre la voie paternelle. « J'avais obtenu un CAP de mécanique, un BEP de dessin et je me destinais à l'école d'ingénieur d'Angers. Mais c'était la guerre, on ne savait pas quand elle prendrait fin, et mon père s'inquiétait de me voir envoyer en Allemagne dans le cadre du service du travail obligatoire », raconte Louis Guibert. Il conseille alors à son fils de travailler à ses côtés : imprimeur officiel de la



RICHARD VOLANTE



RICHARD VOLANTE

préfecture, il fabrique les tickets de rationnement, avec un personnel qui ne peut pas être déplacé. Entré dans la profession en 1942, dans ce contexte très particulier, le jeune Louis va rapidement trouver sa voie. Tout en participant à des actions de Résistance : son père fait partie d'un réseau de fabrication de faux papiers ! « Il était le seul imprimeur capable de réaliser des clichés en zinc d'après une épreuve de cachet de mairie pour établir des fausses cartes d'identité », explique celui que l'on appelle « Abel » dans la clandestinité. Durant cette période, Louis Guibert effectue également un stage à Châtaudren, dans l'imprimerie du *Petit Écho de la mode*, qui emploie à l'époque 350 salariés.

Directeur à moins de trente ans

Après quelques années aux côtés de son père, le jeune homme décide de voler de ses propres ailes. Il prend la gérance d'une petite imprimerie à la frontière belge, à Hirson dans l'Aisne, et suit des cours par correspondance pour devenir chef de fabrication d'imprimerie. Il en est persuadé : le métier a de l'avenir, à condition de se former en permanence aux nouvelles

techniques. Nous sommes alors au milieu des années cinquante. Louis Guibert repère une petite annonce à Nancy : la Société des impressions typographiques, une imprimerie de 60 personnes, recherche son directeur. « J'ai postulé et j'ai été retenu. Je n'avais pas trente ans ! On a gagné de l'argent, j'ai racheté des machines, l'entreprise a prospéré, j'y suis resté dix ans », raconte-t-il simplement. Mais il ne parvient pas à convaincre les propriétaires de l'imprimerie de réaliser des investissements supplémentaires pour rester dans la course. Louis Guibert rejoint alors une autre société à Nancy, plus moderne, qui mise sur l'impression offset, alors en plein essor. Les commandes affluent, politiques, culturelles : « j'ai imprimé l'affiche de Mitterrand pour l'élection présidentielle de 1965, avec le pylône électrique en arrière-plan, celles du Jeune Théâtre de Nancy, que venait de créer Jack Lang ! », se souvient avec enthousiasme Louis Guibert.

Au début des années soixante-dix, il quitte l'Est de la France, où il aura vécu 15 ans, pour reprendre la direction d'une affaire à Chartres, puis les commandes de l'imprimerie Aubin, à Poitiers. « Je gérais 250 personnes, c'est

Les Presses de Bretagne
aujourd'hui.



Les rotatives
des Presses de Bretagne.



RICHARD VOLANTE



RICHARD VOLANTE

l'époque de l'arrivée de la photocomposition, l'ancêtre du numérique. En 1971, je suis allé au Congrès international de l'imprimerie à Chicago, pour y découvrir les dernières innovations », raconte celui qui a rejoint depuis plusieurs années déjà l'Union nationale de l'Imprimerie et de la Communication (UNIC), dont il est aujourd'hui encore le président régional pour la Bretagne.

Sauvetage des Presses de Bretagne

Car la Bretagne, Louis Guibert la retrouve en 1979. Après quelques années en région parisienne, il revient en effet à Rennes au chevet d'une entreprise moribonde, les Presses de Bretagne. Installées à l'époque avenue Janvier, et propriété de la famille Prost, elles impriment notamment l'hebdomadaire *Les Nouvelles*. « L'affaire était en dépôt de bilan. Je l'ai redressé dès la première année. C'était une entreprise archaïque, tout ou presque

était bon pour le musée ! », explique l'ancien patron. Durant dix ans, jusqu'à son départ en retraite en 1989, Louis Guibert va piloter l'entreprise en jouant la carte de la modernisation industrielle. Il investit dans des machines américaines de photocomposition, les fameuses Photon, et pilote le transfert de l'imprimerie dans la zone industrielle Sud-Est, son adresse actuelle.

C'est durant cette période rennaise que Louis Guibert s'intéresse de près à la formation, via son syndicat professionnel. Membre de jurys d'examen, il supervise les épreuves du BEP, du baccalauréat et du BTS des élèves du lycée technique Robidou. « Une année, j'ai refusé de noter les élèves à l'épreuve du BEP : ce n'était pas de leur faute, mais ils travaillaient sur des machines obsolètes, qui avaient été données par Oberthur, et ils ne pouvaient rien apprendre de bon ! », se souvient ce patron pédagogue. Une décision, on s'en doute, qui ne reste pas sans effet. Immédiatement, un inspecteur général diligente un audit des professeurs et des installations : une petite révolution ! Dans la foulée, les enseignants, qui pour beaucoup étaient d'anciens techniciens des imprimeries Oberthur, sont envoyés



RICHARD VOLANTE



RICHARD VOLANTE

en formation accélérée à l'école de l'imprimerie de Grenoble, sur du matériel moderne.

Structure moderne et fonctionnelle

Mais la pédagogie n'est pas seule en cause : les locaux de la section imprimerie du lycée Robidou, eux aussi, sont inadaptés. Situés en bordure de la Vilaine, ils sont régulièrement victimes d'inondations. Louis Guibert a son idée : pourquoi ne pas déménager machines, enseignants et lycéens dans une nouvelle structure, moderne et fonctionnelle ? Il fait part de son projet au maire de Rennes, Edmond Hervé, et au président du conseil régional, Yvon Bourges. L'écoute est attentive : la ville cède les terrains, la région trouve des financements et l'inspecteur d'académie valide le projet, qui consiste à transférer les activités dans des locaux flambants neufs construits dans le périmètre du Lycée professionnel Coëtlogon, au nord de

Rennes. L'inauguration du pôle « industries graphiques » a lieu en 1992, et Louis Guibert ne cache pas sa fierté d'avoir été à l'origine de cette opération dont ont bénéficié plusieurs milliers de futurs professionnels (lire la rencontre de Gilles Cervera avec cinq d'entre eux, page 39).

Musée de l'imprimerie

Mais l'homme a d'autres motifs de satisfaction, et encore de nombreux projets. L'un d'entre eux lui tient particulièrement à cœur. Il s'agit du musée de l'imprimerie, qu'il défend depuis vingt ans à Pipriac, village natal de Jean Brito, le « Gutenberg breton » (voir l'article de Malcom Walsby, page 9). Créé en 1994 à l'initiative de Madeleine Guillonnet, ancienne professeur d'histoire, ce musée attend un second souffle. Ouvert au public uniquement sur demande pour des visites commentées, il abrite une trentaine de machines et de presses réunies par Louis Guibert et les bénévoles de l'association à la fin des années 1990, ainsi qu'un atelier de gravure. C'est ce dernier qui assure l'animation du site. « Notre atelier comprend plusieurs presses (taille-douce, typographiques) et une presse lithographique, mais également



En haut,
Musée de l'imprimerie
de Pipriac.

En bas, l'atelier de gravure.



RICHARD VOLANTE

des marbres et une table chauffante... c'est un très bel atelier, sans équivalent à ma connaissance en Bretagne, explique l'un de ses coordinateurs, Gildas Duplenne. Il fonctionne de manière collégiale une fois par mois, avec la présence d'une artiste graveuse confirmée qui nous transmet ses connaissances techniques et son expérience au gré du cheminement de chacun ». Ayant rejoint au 1^{er} janvier 2014 la communauté de communes du Pays de Redon, Pipriac rêve de relancer le projet de musée

à l'échelle de cette intercommunalité. Une étude a été réalisée, qui préconise de regrouper le musée, la médiathèque et l'atelier de gravure dans un nouvel espace de 1 750 mètres carrés, pour un investissement estimé à 5 millions d'euros. Ouest-France pourrait être partenaire, en inscrivant le musée de Pipriac dans le circuit de visites des rotatives du journal (lire l'article de Georges Guitton, page 50). De quoi attirer 15 000 visiteurs par an sur les traces de Jean Brito, se prend à rêver Louis Guibert. ■

LYCÉE COËTLOGON

Les jeunes gens de métier

RÉSUMÉ > *Le lycée professionnel rennais de Coëtlogon assure des formations aux métiers de l'imprimerie et des arts graphiques. Place Publique est allée à la rencontre de cinq jeunes qui préparent un bac professionnel. Ils expliquent pourquoi ils ont choisi cette voie, leurs attentes, leurs craintes mais aussi leur enthousiasme à l'égard du papier imprimé. Une vision plutôt optimiste d'un métier qui conserve une vraie noblesse aux yeux de ceux qui s'appêtent à le rejoindre.*



TEXTE > **GILLES CERVERA**

Nous sommes au lycée Coëtlogon de Rennes. Le plus grand lycée professionnel de Bretagne accueille près d'un millier d'élèves, dont 230 jeunes en formation graphique. Bac pro, BTS, CFA, Greta. Plus de vingt ans après son transfert du lycée Robidou, en 1992, le pôle « Industries graphiques » porte encore beau et sa rampe en spirale fait toujours la fierté des élèves. C'est le plus beau coin du lycée pour le plus beau métier, celui d'imprimeur ! Nous y rencontrons en cette fin janvier Florian, Edgar-Noé, Guillaume, Quentin et Lénaïc.

Ils sont cinq, « la relève », dit l'un d'entrée. Cinq chargés de nous guider, de nous montrer ce qu'apprendre à imprimer signifie en 2014. Déjà trois ans qu'ils sont entrés à « Coët », comme ils disent. Certains se connaissent avant. D'autres pas, comme Guillaume, venu de Mûr-de-Bretagne, près du Lac de Guerlédan dont l'eau, à cause des fonds schisteux, est noire comme de l'encre. Guillaume ne sait pas ce qui l'a motivé. Florian, lui, sait. Son père imprimeur au labeur lui a d'abord déconseillé, et puis comme dit Quentin, « il doit être fier, ton père ! ».

L'encre, ils en parlent, et la colorimétrie ! Les machines, ils tentent de les comprendre. Ils sont en terminale Pro, et à vue de nez, aujourd'hui deux sur les cinq s'engageront, bac en poche, si bac il y a, vers le BTS. L'un voudrait faire un BTS informatique pur, l'autre poursuivre

en Production Graphique. Un autre veut associer ce métier avec le commerce et devenir technico-commercial dans l'imprimerie. Ils ont bel âge et savent que, de toute manière, ils auront acquis ce savoir : un métier, qui restera leur « issue ».

Ils sont tous les cinq arrivés en Production Imprimée – PI, c'est écrit sur le dos de leur bleu, en lettres capitales –, arrivés en PI alors qu'ils voulaient aller ailleurs. Soit à cause de bulletins pas à la hauteur des ambitions, soit pour d'autres raisons, en tout cas ils avaient demandé en première intention Production Graphique, PG.

La musique de la mécanique

« Arrivés par défaut », voilà ce qu'ils disent. « Quoique », voilà ce qu'ils ajoutent ! Photoshop les faisait rêver, les ordis et les claviers, donc PG. Pas Lénaïc, qui voulait et veut toujours s'occuper des personnes âgées et c'est cela qu'elle fera, si bac en poche. C'est bien en PI qu'ils prennent leur pied ! Car le papier, les encres, les couleurs et voir rouler la machine les enthousiasment. Les cinq le disent qu'ils ont « changé d'avis ». Trois



Le trimestriel lycéen
La méthode Coët.



GILLES CERVERA



Ci-dessus, Edgar-Noé devant la Speed Muster 74-1 couleur, (impression offset).

Ci-contre, Florian devant "sa machine", la Speed Muster 74-4 couleurs.

heures de cours pour expliquer un clavier les ont guéris de Production Graphique. Ils se voient déjà, imprimant, massicotant, façonnant, sensibles à une découpe, à une forme, sensibles à l'impression. « Le métier a changé », disent-ils comme s'ils en étaient depuis belle lurette.

Tous les cinq sont ravis de ne pas passer leur temps devant l'écran à remuer des photos, ravis de sentir les pulsations, « la musique de la mécanique ». « Bonne vue, bonne audition » ! Ils aiment « écouter les machines, les feuilles qui passent » et au moindre bourrage, ils savent que l'enjeu est de taille, le moins de gâchis et surtout « pas de casse ». Ce sur quoi ils sont aussi d'accord, c'est le mal que cela donne. De « rester debout quand la machine roule », de tourner autour, d'être aux aguets. Ils se souviennent la fatigue en seconde des deux demi-journées d'atelier et comment, maintenant, ils supportent. Ils se sont vus en stage en entreprise, c'est-à-dire cinq jours d'affilée debout, rentrer chez eux et n'être plus bons qu'à se coucher. Maintenant, la journée debout de Coët, c'est ce qu'ils préfèrent.

Huit heures debout

Ils la trouvent formidable, cette « simulation d'entreprise ». Comme dans la salle où le papier est stocké, la matière. Le carnet de bord, la fiche à remplir, comme dans n'importe quelle entreprise, et idem pour les autres sections. Des vrais clients à table pour les hôteliers, une maison grandeur nature pour les électriciens. Éloge du Pro ! De l'enseignement pro ! « Huit heures debout »,

c'est néanmoins ce qui revient même « si c'était plus dur avant ». « Pour venir à la journée d'atelier, on ne traîne pas les pieds », même si c'est « sans arrêt : retourner au labo chercher de l'encre, aller chercher à l'autre bout des chiffons à l'entretien et toujours tourner autour de la machine qui roule ». Quand il faut attendre un prof, et il n'y en a que deux – « pas assez » –, ils s'assoient sur le marchepied, « papotent », l'attente est longue car les problèmes mécaniques ne manquent pas et le prof établit des priorités dans ses rescousses. « Debout », c'est dur, « le dos chauffe », dit Quentin, mais c'est ce qu'ils préfèrent car souvent les fins de cours, français, anglais, maths etc., c'est au sommeil qu'il faut tenir tête. « C'est pour ça qu'en classe, j'ai du mal à me concentrer ». Debout, c'est dur mais assis c'est soporifique... « Fatigue psychologique » dit l'un, « mentale » dit l'autre qui ajoute : « le métier, c'est de taffer plusieurs choses en même temps ».

L'avenir en papier

Est-ce le dernier îlot à Coëtlogon ou est-ce un discours pour nous faire plaisir ? Toujours est-il qu'aucune baïonnette dans leur dos n'était visible ni plume acérée pour entendre cet éloge du papier, « de la presse, de Libé, Charlie, L'Équipe ou le Figaro ». Oui, plus vrai que vrai !





« Les gens auront toujours besoin de l'encre sur les doigts ! De lire un journal, ou des livres, pas « des trucs abstraits ». D'avoir « cette chose concrète entre les doigts ». Il y en a bien un qui, dans un journal narrant le futur, a lu que des feuilles seraient posées sur la tablette pour que les gens les tournent ! Les autres l'ont regardé, incrédules : « si, si je l'ai lu ». Voilà cinq lycéens qui « savent qu'il y aura toujours le besoin de journal », qu'Internet, la télé et l'ordinateur ne les vaincront pas. On interroge, on insiste. Tous les autres élèves ne disent pas cela, ne connaissent pas ces journaux : « ils lisent Direct Matin, 20 minutes ou Métro ». Moues et sourires entendus !

Rêvions-nous ou rencontrons-nous dans une classe de hasard les cinq derniers des Mohicans ravis de nous ravir ? C'est que lorsque l'un d'entre eux achète une revue sur les jeux vidéo, il y voit immédiatement le petit défaut de pliage, la feuille mal cadrée, « des tout petits détails ». Ils « ont le réflexe ». Ce sont des jeunes gens mais des jeunes gens de métier !

Bien au courant du fait que « lorsque l'imprimerie a été inventée, ça a été magnifique pour combler le manque d'infos des gens ». Ils savent aussi et avec humour, ici se glissent quelques « boutades coëtlogonnaises » entre

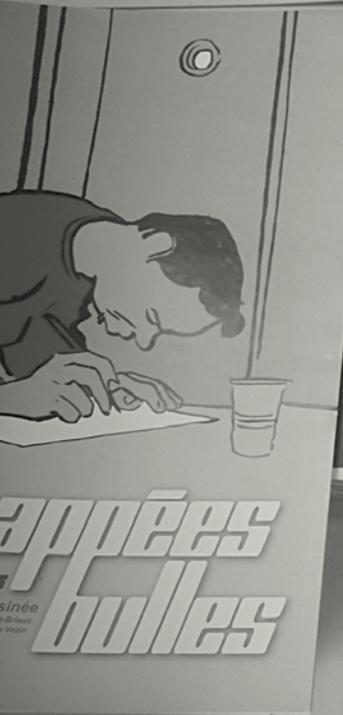
formations aux antipodes, que les affiches vont passer en panneau électrique. Même pas peur ! « Y'aura toujours le journal, ça perdurera », voilà ce que ces jeunes de dix-huit ans disent au mois de janvier 2014, à Rennes, qui viennent de Maure, du quartier Sainte Anne, de Nouvoitou, Châteaugiron ou de Mûr-de-Bretagne !

Et après ?

L'âge est idéal pour idéaliser. L'un vise un service civique car il déplore que l'imprimerie, comme toutes les entreprises, ne corresponde pas « à son état d'esprit ». La production effrénée, fric et fric et calligramme, de cela il veut se dégager. Ne pas vivre « au taquet ». Ne pas être dans l'absorption de petites boîtes qui deviennent des grosses et sont absorbées. Il veut donner et moins prendre. Lénaïc, elle, veut revenir à ses chères personnes âgées. Mais ce que disent les cinq, c'est tout bénéf d'avoir appris ce métier. Ils ne visent pas forcément « le pointu de la fiduciaire » avec Casier judiciaire et de toute la famille. Ils visent une vie où entendre des machines, mesurer des couleurs et écrire en toutes lettres reste une raison. Le romantisme du métier a changé, mais il n'a pas disparu. ■



EN JEUX ÉCONOMIQUES ET CULTURELS



CHRISTIAN RYO

« 1 500 titres sont publiés chaque année en Bretagne »

RÉSUMÉ > *Quelle est la situation du livre à Rennes et en Bretagne ? On a coutume de dire que la région occupe une place d'exception, liée par exemple à son excellence intellectuelle. Il n'en est rien, nous dit Christian Ryo, le directeur de Livre et Lecture en Bretagne. Rennes et la Bretagne sont dans la bonne moyenne nationale, ce qui est déjà très bien.*



PROPOS RECUEILLIS PAR > **GEORGES GUITTON**

PLACE PUBLIQUE : Deux poids lourds dominent le paysage de l'édition à Rennes : les Presses universitaires de Rennes et Ouest-France. Parlons d'abord des PUR.

CHRISTIAN RYO : Les PUR, c'est fondamental et ce n'est pas suffisamment connu, y compris à Rennes. Je pense que l'édition universitaire ou para-universitaire a un bel avenir devant elle car la société a de plus en plus besoin d'éditorialiser. De mettre en forme le savoir et l'information, de transmettre des textes de recherche au-delà d'un cercle restreint. Le grand éditeur franco-américain André Schiffrin qui vient de mourir insistait beaucoup sur cet aspect, très important aux Etats-Unis. Cette part « non lucrative » de l'édition est essentielle en matière de recherche et développement. Schiffrin constatait d'ailleurs que beaucoup de revues très pointues étaient rachetées par des gros groupes américains. Pas pour des raisons de notoriété mais parce que ce sont des lieux stratégiques pour l'avenir. Un investissement sur le très long terme.





Pages de Bretagne, le journal trimestriel publié par Livre et lecture en Bretagne.

On trouve à Rennes un autre éditeur d'importance, Édilarge, à savoir les éditions Ouest-France.

Avec Ouest-France et les PUR, ce sont 500 nouveaux titres qui sont publiés chaque année à Rennes. Sans compter les rééditions. Il s'agit aussi des deux seules maisons qui, à partir de Rennes, ont réellement une diffusion nationale. Édilarge, il faut le souligner, n'est pas un éditeur régional ni d'un éditeur régionaliste, mais l'éditeur des régions françaises, la nuance est importante. La part consacrée à la Bretagne n'est pas si importante que cela dans son catalogue. C'est un concept unique.

Le thème du tourisme reste un axe fort des éditions Ouest-France. Mais c'est aussi une manne pour toute l'édition en Bretagne ?

Je pense qu'Édilarge a influencé dans ce domaine l'édition bretonne en impulsant quelque chose. En même temps son travail a été copié, ce qui n'est pas forcément une bonne idée. Le problème c'est qu'aujourd'hui on s'en tient à des images stéréotypées. On retrouve toujours les mêmes choses : le phare, la tempête... Cette édition touristique est assez ambivalente. Elle cherche à se

« En ramenant la Bretagne au sujet histoire, patrimoine, tourisme, on bloque un peu les auteurs. »

dégager des clichés et en même temps elle les exploite commercialement. Le résultat est que souvent un auteur breton est contraint de parler de crêpe et de galette, faire son petit Jakez Hélias. En ramenant la Bretagne au sujet histoire, patrimoine, tourisme, on bloque un peu les auteurs, on les empêche de parler de la modernité de la Bretagne.

La Bretagne serait donc victime, éditorialement parlant, de sa forte identité régionale ?

C'est une vraie question. Si cette identité n'est pas réinterrogée par les artistes et les écrivains, elle devient paralysante.

Observatoire et lieu d'accompagnement



Livre et Lecture en Bretagne a le statut d'établissement public de coopération culturelle (EPCC). La structure est née en 2008 par fusion de l'Agence de coopération des bibliothèques de Bretagne (la COBB) et du Centre régional du

livre. Les acteurs et financeurs de Livre et Lecture sont l'État (la DRAC), les cinq départements bretons et Rennes Métropole. Le budget est de 200 000 euros par an. D'abord installé dans le quartier de Maurepas, Livre et Lecture a inauguré à l'automne dernier de nouveaux locaux situés 61, boulevard Villebois-Mareuil. L'organisme fonctionne avec une équipe de huit salariés dont Christian Ryo, directeur. Une personne est chargée des bibliothèques, une autre des publics dits « éloignés », une autre de l'économie du livre, une autre de la vie littéraire.

LLB est à la fois un observatoire et un lieu d'accompagnement des libraires, des éditeurs, des bibliothécaires, des auteurs. Elle se veut par-dessus tout un « outil de coopération ». « Notre travail est une mise en réseau entre disciplines et professions, indique Christian Ryo. Nous aidons les libraires à mettre en place des activités culturelles. Nous encourageons les résidences d'auteurs. Nous conseillons ceux qui reçoivent les écrivains et accompagnons aussi ces derniers sur les questions techniques et juridiques. Force de veille et de conseil, nous fédérons les différents acteurs en approfondissant avec eux la réflexion sur l'avenir de la lecture et sur l'évolution des métiers. »

À noter que Livre et Lecture publie *Pages de Bretagne*, un journal trimestriel dont le rédacteur est l'écrivain Gérard Alle. Cet organe grand public sur l'actualité du livre et de la lecture en Bretagne est diffusé gratuitement à plusieurs milliers d'exemplaires.

Tous renseignements sur www.livreenbretagne.fr

Dire cela, c'est risquer d'être taxé d'anti-breton. Mais n'oublions pas que l'identité, c'est mouvant, que c'est précisément sur cette question que travaille un écrivain.

Considérez-vous qu'il y a une surdose de livres touristiques et patrimoniaux en Bretagne ?

Il faut nuancer. On trouve dans ce domaine des livres bien faits pour peu qu'ils fassent appel à des spécialistes et qu'ils n'essaient pas d'imiter les éditeurs parisiens. Notons que les livres sur le patrimoine qui marchent bien en Bretagne sont des livres très exigeants, comme ceux dirigés par Alain Croix, par exemple. À l'inverse, tout qui ressort de la fibre touristique, un peu superficielle, cela va peut-être intéresser les gens de passage mais pas ceux qui habitent en Bretagne. Le credo « coiffe-galettes », ça ne marche plus ! Je pense que sur le patrimoine au sens large des choses inventives se font et restent à faire : la vision des peintres, la vision des photographes, le patrimoine immatériel, par exemple.

En même temps que cet activisme sur le « livre de Bretagne », on constate une quasi-absence d'éditeurs de littérature en Bretagne ?

C'est vrai, ici, très peu de maisons se consacrent vraiment à la littérature si l'on met à part Apogée et La Part Commune à Rennes. Aucune n'a d'aura nationale comme le Diable Vauvert dans le Gard, Finitude à Bordeaux, Gaïa dans les Landes, Zulma à Toulouse. Il est surprenant aussi qu'on ne trouve pas ici de maisons d'édition consacrées à la littérature étrangère. Il y a bien eu l'exception Gallmeister dans le Morbihan, mais cette maison est retournée à Paris.

Comment expliquer ce déficit, voire ce déclin des éditeurs littéraires en Bretagne ?

D'abord les maisons d'éditions parisiennes absorbent beaucoup d'écrivains. Paradoxalement, beaucoup d'auteurs vivent en Bretagne, mais ils sont peu à publier ici, peut-être par crainte d'être assimilés au régionalisme. Par ailleurs, la culture littéraire a régressé partout en France. Il y a de moins en moins de vrais lecteurs. La sociologue Michèle Petit le dit : « lire de la littérature, même dans les milieux cultivés, c'est devenu quelque chose de rare, une pratique dévalorisée. Réduite à un petit produit pour femmes en quête d'évasion. »



RICHARD VOLANTE

Se lancer dans l'édition littéraire, ce n'est donc pas viable ?

C'est quelque chose de fou mais il en a toujours été ainsi. Cette difficulté explique qu'éditer soit devenu une activité annexe. Il y a peu d'éditeurs qui ne soient qu'éditeurs. L'édition, ce peut être des collectifs d'auteurs qui se mettent à éditer, ce peut être lié au spectacle vivant, à des associations. L'édition prend des formes très variées, il faut plutôt parler de structures de production. Leur nombre prouve que ne vivre que de l'édition est devenu périlleux.

En dehors d'Édilarge et des PUR, comment se compose le paysage éditorial breton ?

Hormis ces deux grandes maisons, l'édition en Bretagne est éclatée en une foule de petites et très petites structures. En gros, il se publie 1 500 titres nouveaux chaque année en Bretagne.

Christian Ryo est directeur de Livre et lecture en Bretagne depuis la création de cet établissement public en 2008. Il était auparavant éditeur aux éditions Ouest-France.



À RENNES MÉTROPOLE, UNE SOIXANTAINÉ D'ÉDITEURS, PETITS ET GRANDS

> **En Bretagne** - La Bretagne compte 255 maisons d'éditions. Il s'agit la plupart du temps des micro-entreprises : plus de la moitié de ces maisons (140) sont en effet des associations employant en moyenne deux salariés tandis qu'une maison sur dix (26) est en autoédition, c'est-à-dire réduite à un auteur publiant ses propres livres. Restent les entreprises (89) qui représentent seulement un tiers du total (source : Région Bretagne). Ces 255 enseignes représentent sur la région 380 emplois directs mais font travailler près de 600 bénévoles. Elles publient 1 450 titres par an avec un éventail extrême puisque certaines comme les PUR éditent 200 titres par an tandis que d'autres se réduisent à un seul.

> **Rennes Métropole** - Rennes et sa métropole captent environ un quart des maisons d'édition. On y recense en effet une soixantaine d'éditeurs dont les deux plus importants, Ouest-France et les Presses universitaires de Rennes. Ce qui explique que la capitale bretonne édite environ 500 titres par an, soit un tiers de la production bretonne.

DEUX POIDS LOURDS

> **Les Éditions Ouest-France** - Le plus gros éditeur de livres de la région, de son vrai nom Édilarge, est né en 1975. Installé près du siège du journal dans la zone industrielle Sud-Est, cet « éditeur des régions de France » publie environ 200 nouveautés par an et dispose d'un catalogue de 1800 titres. Il s'est fait une spécialité du tourisme, mais aussi du patrimoine, de l'histoire, des livres pratiques, nature, cuisine et des beaux livres.

Président : Antoine de Tarlé. Directrice : Servane Biguais. Effectif : 31 personnes. Chiffre d'affaires : 8,7 millions d'euros (en 2012). www.editionsouestfrance.eu

> **Les Presses Universitaires de Rennes** - Les PUR sont nées en 1990 à l'université Rennes 2. Comme son nom l'indique, cet éditeur est spécialisé dans la publication des travaux universitaires. Depuis, les PUR se sont étendues à 9 universités de l'Ouest-Atlantique (Angers, Brest, Le Mans, Nantes, Poitiers, Tours, Orléans...). Le rythme de publication est de 220 livres par an (280 en 2013). Son catalogue comporte quelque 2000 titres. Ses collections mettent en vedette les sciences humaines, notam-

ment l'histoire. Les PUR publient aussi beaucoup de manuels, par exemple de langue.

Directeur : Pierre Corbel. Nombre de salariés : 17. Chiffre d'affaires : 2,5 millions d'euros (en 2010). www.pur-editions.fr

DEUX BELLES MARQUES

> **Apogée** - Apogée est une maison généraliste fondée à Rennes en 1991 par André Crenn. Trois grands domaines : littérature, sciences et sciences humaines, beaux-arts. Elle publie entre 20 et 25 livres par an. Son catalogue comporte aujourd'hui 500 titres

Directeur : André Crenn. www.editions-apogee.com

> **La Part Commune** - La Part Commune a été créée en 1988 par Yves Landrein (décédé en 2012). Cet éditeur publie exclusivement de la littérature. En moyenne de 12 à 15 titres par an marqués par l'exigence littéraire : roman, correspondances, poésie.

Directrices : Mireille Lacour et Irène Landrein.

www.lapartcommune.com

UNE KYRIELLE DE PETITS ÉDITEURS*

> **Goater** (littérature, documents) - www.editions-goater.org

> **Juillet** (photographie) - www.editionsdejuillet.com

> **Rue Nantaise** (roman) - www.ruenantaise.com

> **Les Portes du Large** (histoire) - www.portesdularge.com

> **Pontcerq** (sciences humaines, politique)

www.pontcerq.toile-libre.org

> **Les éditions du coin de la rue** - www.editionsducoindelarue.fr

> **Les Perséides** (sciences humaines) - www.lesperseides.fr

> **L'œuf** (bande dessinée) - www.oeuf.buzzkompany.net

> **L'Age de la Tortue** - www.agedelatortue.org

> **Edition du Kyste** - www.detachezvosceintures.net

> **Sav-Heol** - www.brezhoneg.org

Les onze éditeurs cités ci-dessus se sont regroupés en 2013 dans un collectif intitulé « La Rennaise d'édition », association présidée par Jean-Marie Goater.

> **Folle avoine** (poésie, essai) - www.editionsfolleavoine.com

> **Critic** (science fiction, polar) - www.editions.librairie-critic.fr

> **Presque Lune** (littérature, politique) - www.presquelune.com

> **Ad Astra** (fantastique) - www.adastraeditions.com

> **Mané-Huily** (histoire, polar) - www.editionsmanehuily.com

> **Bolus** (revue de voyage) - www.7h09.fr

* Liste non exhaustive

Justement, sur le plan quantitatif, comment se situe la Bretagne par rapport aux autres régions ?

Nous ne sommes pas la région qui édite le plus. Devant nous, il y a Rhône-Alpes, Aquitaine, Provence Alpes Côte d'Azur (Paca). Disons que l'on est dans la moyenne. De même quand on dit qu'il y a en Bretagne beaucoup plus d'éditeurs qu'ailleurs, c'est faux, même s'il est vrai que l'on trouve beaucoup de « structures éditoriales » comme je l'ai dit tout à l'heure. On estime à 300 le nombre d'éditeurs en Bretagne, dont 100 en Ille-et-Vilaine. Ce chiffre recouvre évidemment des réalités très différentes avec parfois des gens qui ne publient qu'un seul titre par an. Ce n'est pas vraiment de l'édition.

La lecture, se porte-t-elle bien en Bretagne ?

Pour le nombre de librairies et la lecture publique, nous nous situons là aussi dans la moyenne. Sauf peut-être à Rennes qui occupe une place à part et où la lecture se porte bien. La bibliothèque des Champs Libres enregistre une augmentation de ses abonnés, c'est le cas aussi des bibliothèques des communes de Rennes Métropole. Globalement, Rennes est plutôt une terre de lecteurs.

Et la librairie, comment va-t-elle ?

Nous bénéficions d'un bon maillage, excepté dans les zones rurales. Même si les cafés-librairies – qui sont une spécialité bretonne – ont investi la ruralité, ce qui est exceptionnel. Nous avons pas mal de librairies indépendantes qui globalement se portent plutôt bien. Les fermetures, quand il y en a, ne sont pas liées à des questions économiques. À Rennes, on constate aussi le nombre important de librairies spécialisées : BD, polar, jeunesse, religion, voyage, art... On voit que la librairie va plutôt dans le sens de l'indépendance puisque les groupes ont tendance à abandonner les centres-villes (ainsi Chapitre ou Virgin). Chacun trouve sa place. Une autre particularité rennaise doit être mentionnée, c'est l'apparition de nouvelles librairies dans la périphérie : Cesson, Betton, Liffré, Bruz... On voit que cela fonctionne, et même plutôt bien.

Et les grandes surfaces culturelles, Leclerc, Cultura, etc. ?

Je n'ai pas de chiffres, mais on constate qu'elles n'ont pas absorbé la clientèle des librairies, ce qui était la crainte au départ. À Rennes, les gens circulent, la ville n'est pas

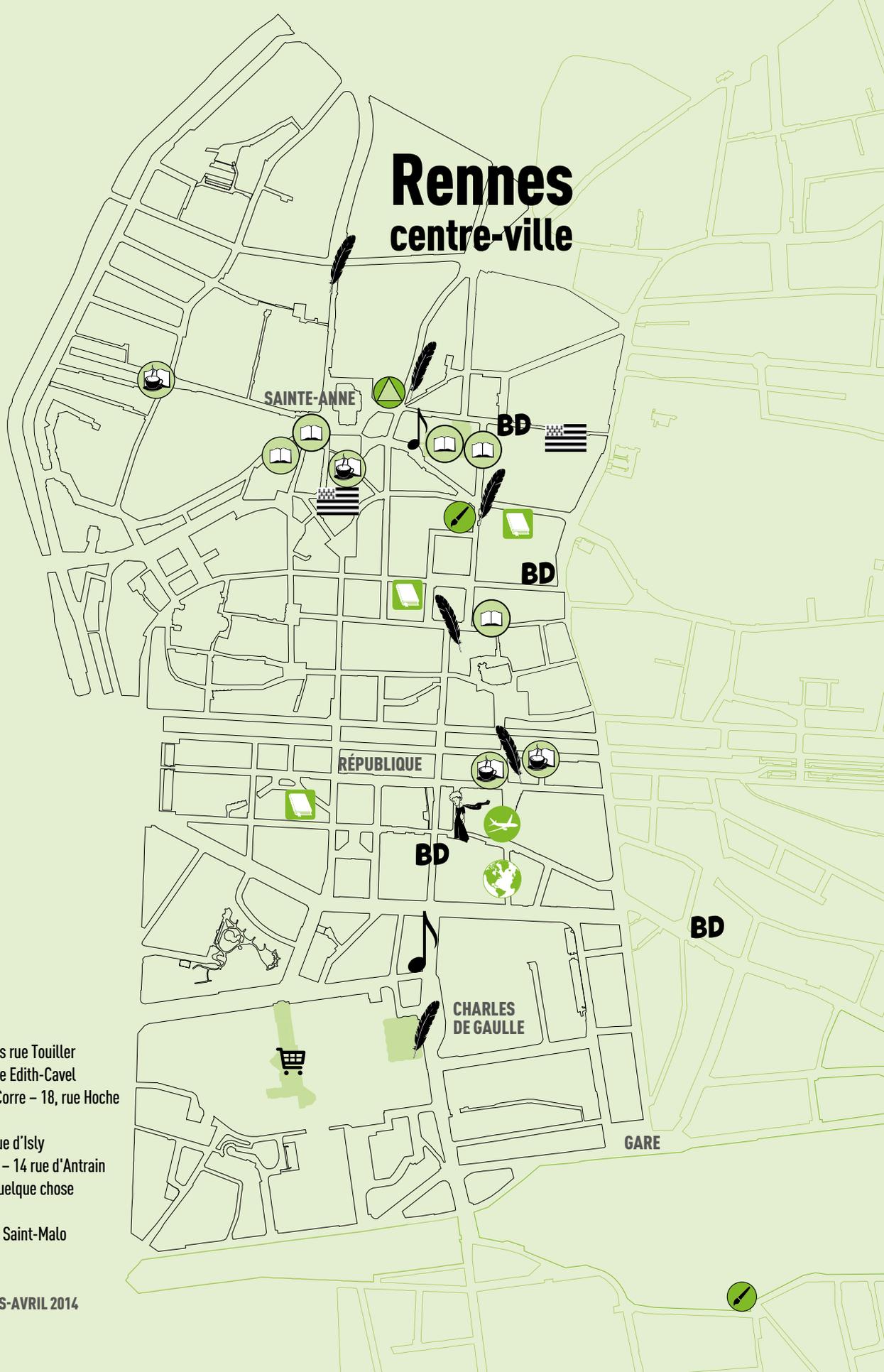


« La librairie va plutôt dans le sens de l'indépendance puisque les groupes ont tendance à abandonner les centres-villes. »

Le café-librairie
le Papier timbré,
39 rue de Dinan.

immense, si bien que l'on passe facilement de la périphérie au centre et inversement. Ce sont les mêmes personnes qui fréquentent ces différents types de magasin, mais pas pour le même type d'achat. Je pense ainsi qu'un équilibre s'est créé sur le territoire de Rennes Métropole. Un équilibre certes fragile mais qui existe et qui permet à tout le monde de trouver son compte. ■

LIBRAIRIES



ANCIEN-OCCASION

- > Rennes d'Arabie – 5 bis rue Touiller
- > Poste du village – 6 rue Edith-Cavel
- > Bouquiniste François Corre – 18, rue Hoche
- > Bouquinerie du centre
Centre 3-Soleils, 20, rue d'Isly
- > Bouquinerie du Centre – 14 rue d'Antrain
- > Le Temps de trouver quelque chose
199 rue de Fougères
- > Bouquinerie, 13 rue de Saint-Malo



GÉNÉRALISTES

- > Le Failler – 8-14, rue Saint-Georges
- > Le Forum du livre - La Visitation
- > Critic – 19, rue Hoche
- > Le Pécari Amphibie – 1, rue Saint-Louis
- > Planète lo – 7, rue Saint-Louis

BD

- > CD Bulle – 25, rue Saint-Melaine (occasion)
- > M'Enfin – 13, rue Victor-Hugo
- > Ty Bull Tome 2 – 13, rue Saint-Héliér
- > Japanim – 21, rue du Maréchal-Joffre



RELIGIEUX

- > La Procure – 16, rue des Fossés
- > Librairie Saint-Germain, 6, rue Nationale
- > Librairie chrétienne CLC, 8, rue Parcheminerie



GRANDES SURFACES CULTURELLES

- > Fnac, centre Colombia
- > Espace culturel Leclerc Saint-Grégoire
- > La Sadel – 6 rue des Petits-Champs, Saint-Grégoire
- > Espace culturel Leclerc Cleunay
- > Cultura Chantepie



MUSICAL

- > Duros, 105, rue de Plélo
- > Rousseau Musique, 3, rue de la Visitation



ART

- > Le Chercheur d'art – 1 rue Hoche
- > Lendroit galerie – 23 rue Quineleu



JEUNESSE

- > La Courte Echelle – 26-30, rue Vasselot



CAFÉS-LIBRAIRIES

- > La Page Gourmande – 13 rue du Pré-Botté
- > La Cour des Miracles – 18, rue Penhoët
- > Le Dahlia Noir – 18 quai Emile-Zola
- > Au Papier Timbré - 39 rue de Dinan



VOYAGE

- > Ariane – 20 rue Dreyfus



BRETAGNE

- > Encre de Bretagne – 28 rue Saint-Melaine
- > Coop-Breizh – 17 rue Penhoët



ETRANGÈRE

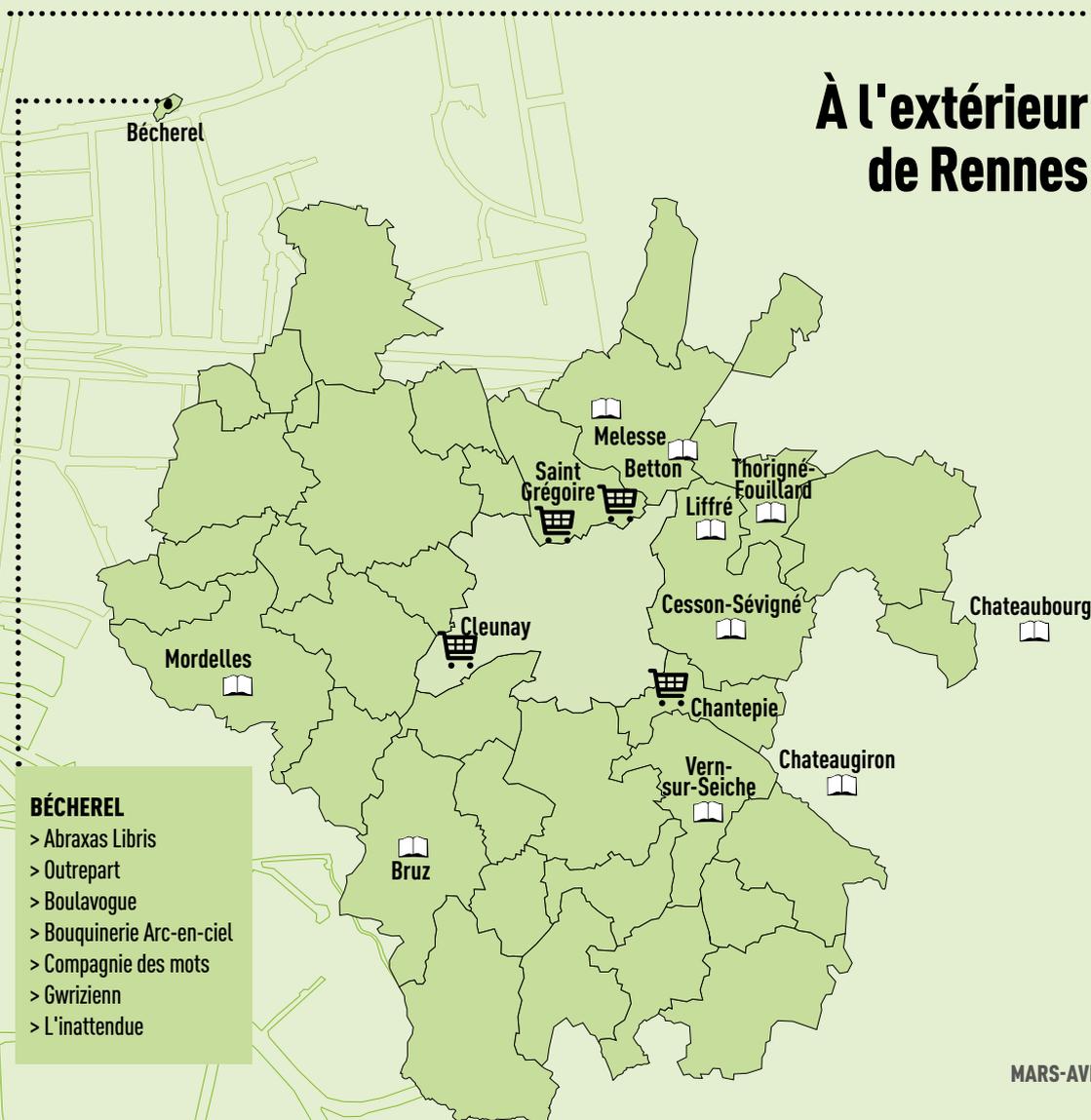
- > Greenwich, 1 rue Jean-Jaurès



ÉSOTÉRISME

- > La Rose Mystique, 2 rue Bonne-Nouvelle

À l'extérieur de Rennes



BRUZ

- > Page 5
- > La Cabane à Lire

CESSON

- > Des Gourmandises sur l'étagère

MORDELLES

- > Un fil à la page

VERN

- > Lire écrire

BETTON

- > Gargan'mots

MELESSE

- > Alfabulle

LIFFRÉ

- > Lectures vagabondes

CHÂTEAUGIRON

- > Aux vieux livres

CHÂTEAUBOURG

- > Un livre sur l'étagère

THORIGNÉ-FOUILLARD

- > Au Bonheur des Ogres

BÉCHEREL

- > Abraxas Libris
- > Outrepart
- > Boulavogue
- > Bouquinerie Arc-en-ciel
- > Compagnie des mots
- > Gwrizienn
- > L'inattendue

PRESSE ÉCRITE

Ouest-France, un gros avaleur de papier

RÉSUMÉ > *Le journal est un gros mangeur de papier. Rennes abritant le premier quotidien de France par le tirage, un petit tour du côté de Ouest-France s'impose pour prendre la mesure de cette « matière première » dont nous restons gourmands. Cela en dépit de la débâcle annoncée du « print », mot désignant dans la bouche des technophiles du numérique le bon vieux papier et sa belle encre.*



TEXTE > **GEORGES GUITTON**

Face au gigantisme, l'avalanche de chiffres est de mise. Calmement, Émile Hédan, le directeur industriel de *Ouest-France* abat ses cartes. Le quotidien (900 000 exemplaires imprimés) avale 45 000 tonnes de papier par an sur ses cinq rotatives de Chantepie et ses deux autres de La Chevrolière, près de Nantes. Un quart de plus si l'on ajoute les autres titres du groupe – essentiellement des hebdomadaires. À noter que cette consommation est en baisse, après avoir connu un pic de 66 000 tonnes en 2007. Après quoi la crise s'étant installée, la publicité s'en est allée et la pagination en a été diminuée d'autant. Il suffit de regarder combien le cahier des petites annonces diffusé le samedi avec le quotidien a diminué d'épaisseur depuis la crise.

120 tonnes par nuit

45 000 tonnes, mais encore ? Disons 120 tonnes de papier par nuit, donc 120 bobines, puisqu'une bobine pèse une tonne. Si la bobine fait 140 cm de large et pèse 42 g par m², chacune d'elle déroule une longueur de

papier de... 17 km. Si l'on calcule bien, cela fait que *Ouest-France* dévide chaque jour une bande de papier de 2000 km (la distance Paris-Athènes) ou encore un ruban de 765 000 km par an (presque vingt fois le tour du monde). Le papier ne cessant de s'affiner, la longueur de la bobine a tendance à augmenter.

Les papetiers du Nord se rapprochent !

D'où provient ce papier ? De plusieurs énormes usines, de vrais monstres capables de sortir des bandes de papier à 120 km/h. Ces usines sont situées dans un périmètre relativement rapproché : Grand-Couronne près de Rouen (Chapelle Darblay), Golbey dans les Vosges, Langerbrugge en Belgique, Aylsford en Angleterre, Perlen en Suisse... Caractéristique de ces sociétés, elles appartiennent presque toutes à des groupes finlandais ou norvégiens. Bien assis sur la tradition forestière, ces papetiers ont compris d'une part que l'exploitation de la fibre de bois était furieusement énergivore. D'autre part que diminuer les coûts de transports et l'empreinte carbone impliquait de rapprocher les centres de production de ses clients, les journaux. C'est pourquoi les gros papetiers sont désormais implantés au centre de l'Europe, en Belgique, en Allemagne ou en France.

On peut se demander pourquoi *Ouest-France* multiplie le nombre de ses fournisseurs de papier. « Cela permet de faire jouer la concurrence et surtout, en nous évitant d'être dépendants d'un seul producteur, nous devenons moins fragiles en termes d'approvisionnement », explique Émile Hédan en ajoutant : « Il est important aussi que nous ayons plusieurs types de papier sur nos machines. Pour les rotatives sur lesquelles quatre à six bobines roulent en même temps, cela fonc-



MARC OLIVIER, OUEST-FRANCE

tionne mieux si elles roulent avec des papiers différents. » Dans la liste des pourvoyeurs du quotidien régional, on n'aurait garde d'oublier « le » fournisseur historique auquel *Ouest-France* achète encore un quart de son tonnage papier, à savoir la SPPP, la Société professionnelle des papiers de presse. Elle fut créée après-guerre à une époque où les journaux manquaient cruellement de papier. C'est une sorte de centrale d'achat commune à toute la presse française. Jadis elle en était le fournisseur unique. Les temps ont évidemment changé, chacun faisant désormais son marché de son côté.

500 euros la tonne

Le coût du papier obéit à la loi de l'offre et de la demande, « avec parfois un jeu de poker menteur qu'il y a intérêt à maîtriser », indique Émile Hédan qui tous les six mois négocie sa commande avec les différents papetiers. Actuellement la tonne tourne autour de 500 à 530 €. Précisons que ces prix sont toujours franco de port. Ces dernières années, la tendance est plutôt à la baisse,

les machines papetières étant de plus en plus performantes. Dans les journaux, on garde un mauvais souvenir du début des années 2000 où la tonne atteignait les 600 €.

Le critère pour l'achat du papier n'est pas seulement celui du coût, il est aussi celui de la qualité. Qu'est ce qu'un « bon » papier journal ? « Un papier qui a une bonne imprimabilité, une parfaite « roulabilité » en machine. Il faut surtout qu'à grande vitesse il ne casse pas. Et aussi qu'il se tienne bien. Qu'il soit homogène en épaisseur et en comportement sachant qu'un mauvais papier ne va pas droit et se balade sur la machine ». Si la casse est toujours au rendez-vous et s'il arrive que des papiers ne tiennent pas la machine, globalement la qualité du papier s'est améliorée ces dernières années. Le papier de presse est devenu un produit uniforme.

Recyclé à 85 %

Et surtout, grande révolution, ce papier n'est plus produit à partir du bois des forêts. Il est re-cy-clé. « Aujourd'hui 95 % des papiers de presse sont issus





De l'encre et des plaques

Un journal est fait de papier mais aussi d'encre. Le groupe Ouest-France consomme 700 tonnes d'encre noire par an dont 350 pour le seul quotidien. Il faut y ajouter 300 tonnes d'encre de couleur par an. Ce qui fait à peu près 2 tonnes par jour pour fabriquer un Ouest-France. L'encre est un produit pétrolier : à cette huile minérale on ajoute des pigments et des résines venues d'Asie. Les fournisseurs d'encre sont concentrés en deux ou trois sociétés. Ouest-France se fournit chez deux Américains : Flint Group et Sun Chemical. Prix de l'encre : 1,20 € le kg.

Autre « consommable », les plaques d'aluminium. Ouest-France en consomme 200 tonnes par an. Dans ce domaine, on parle d'ailleurs de mètres carrés, ce qui fait 220 000 m² (imaginez une surface complète de 22 ha !) Ces plaques offset font 3/10^e de mm d'épaisseur et sont recouvertes d'une couche chimique. C'est sur cette couche que le rayon laser gravera une empreinte de la page de journal. Ces plaques sont ensuite installées sur la rotative où elles impriment le journal en offset. Les plaques sont fabriquées par Kodak. Elles représentent le deuxième budget des produits de base du journal après le papier. La totalité des 200 tonnes annuelles est évidemment recyclée après usage.

du recyclage », à *Ouest-France* comme ailleurs. On est loin des premiers essais dictés par le souci écologique qui donnaient un papier terne et mal désencré. « En 10 ou 15 ans, les progrès et l'évolution dans ce domaine ont été considérables », reconnaît le directeur industriel de *Ouest-France*. Aujourd'hui des papetiers comme UPM (Grand-Couronne) ou Stora Enso (Langerbrugge) produisent un papier à 100 % recyclé. Ce virage industriel représente un énorme bénéfice environnemental. Mais pas seulement. Il a aussi permis d'abaisser le coût de la tonne grâce à un processus technique plus performant mais également grâce à la proximité des usines, désormais affranchies de leur implantation près des forêts. Reste qu'il faut acheminer

le papier jusqu'aux rotatives de l'usine de Chantepie. Longtemps le fer fut roi. Grâce au rail qui arrive au pied de l'entreprise, un train quotidien peut livrer sa cargaison d'une centaine de bobines. Sauf que ce n'est plus vraiment le cas, le train peu souple et aux tarifs excessifs est progressivement délaissé au profit des camions globalement moins onéreux. Il faut constater qu'en dépit des belles paroles officielles, une vraie politique de fret ferroviaire se fait toujours attendre.

La « gâche » retourne chez le papetier

Dans l'autre sens, il est à noter que de grosses quantités du papier quittent régulièrement l'usine de Chantepie en direction des récupérateurs puis des papetiers. Il s'agit



MARC OLIVIER, OUEST-FRANCE



de ce que l'on appelle « la gâche » c'est-à-dire le papier mal imprimé lors du démarrage de chaque impression, le temps que la machine soit parfaitement réglée. Si l'on ajoute à cela les exemplaires invendus du journal, ce sont 8 000 tonnes par an qui ressortent de Chantepie pour être recyclées soit en ouate de cellulose (pour l'isolation) soit en papier journal. Mais le cycle n'est pas infini. Au bout de six ou sept recyclages le papier est épuisé, ses fibres rapetissent et il ne peut plus être utilisé.

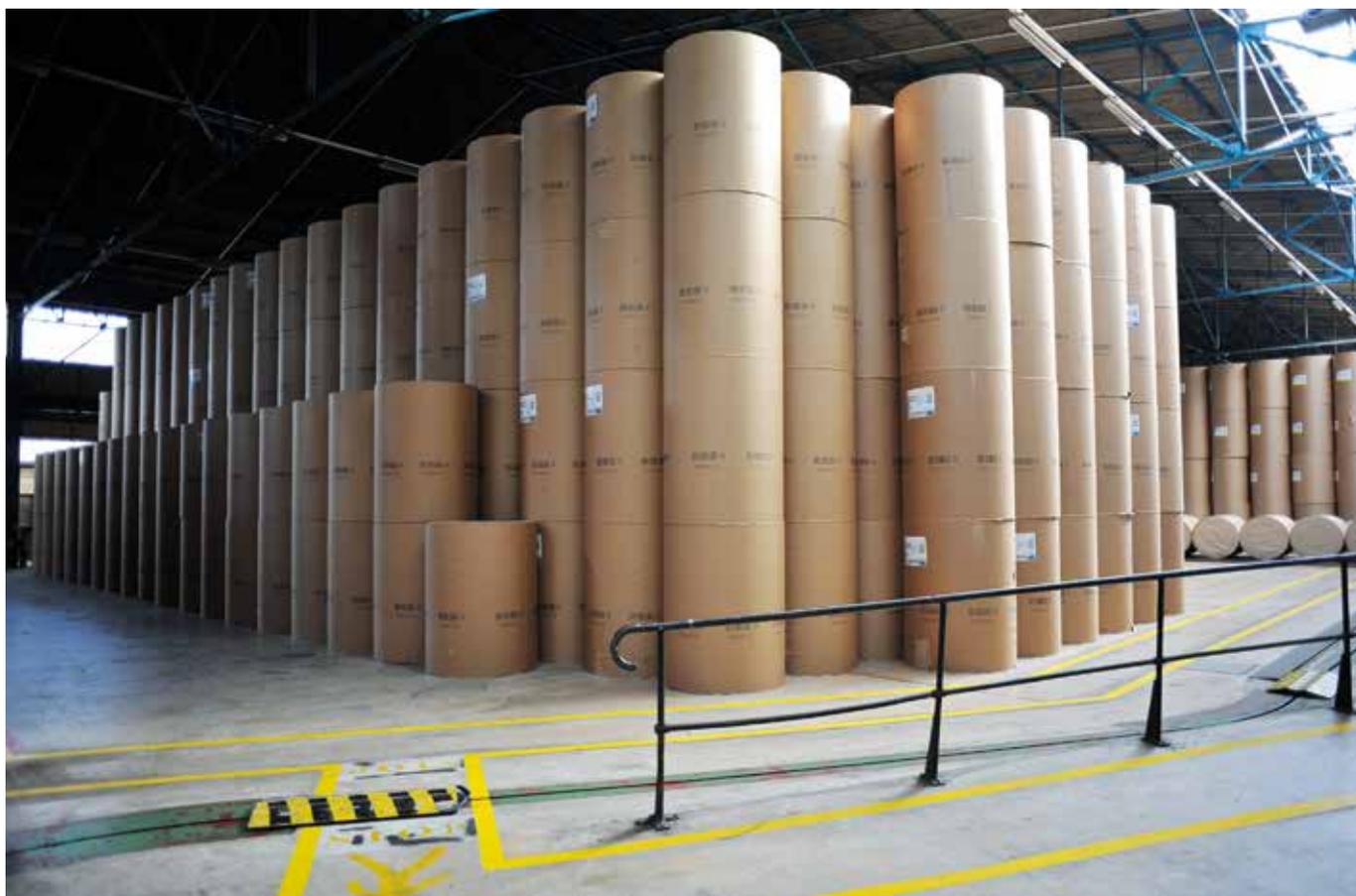
Un stock de bobines monumental

Revenons aux bobines débarquant à Chantepie où leur manipulation et leur gestion sont confiées à une équipe de cinq ou six salariés. Elles sont aussitôt stockées

dans un immense hangar, véritable « cathédrale » où elles sont alignées en colonnes constituées de l'empilement de quatre bobines, atteignant près de six mètres de hauteur. Impressionnant, le stockage correspond à un mois de parution du journal (au total quelque 3 000 bobines). Un mois ! Cette précaution appartient à l'histoire de *Ouest-France*. D'une ampleur sans doute unique dans la presse française, ce stockage est lié à la hantise des dirigeants de l'entreprise qu'une rupture d'approvisionnement – pour cause de guerre ou de grève des transports – empêche un jour le journal de paraître.

Après un repos de quelques semaines, les bobines circulent dans l'usine. Notamment en direction d'une vaste salle d'attente où elles se réchauffent un peu durant les





MARC OLIVIER, OUEST-FRANCE

deux ou trois jours précédant leur passage aux rotatives, car le froid peut faire casser le papier. Jusqu'à présent, les bobines sont maniées par des chariots élévateurs, mais la tendance est à la robotisation de ce processus. Ainsi à l'usine Ouest-France de Nantes-La Chevrolière ce sont déjà des robots qui manipulent le papier depuis la sortie du camion jusqu'aux rotatives.

À une vitesse folle

Arrive le grand jour – ou plutôt la grande nuit – pour les bobines. Au ras du sol, elles sont doucement acheminées par un rail jusqu'au sous-sol des rotatives, ces étonnantes machines hautes de 11 mètres et longues de 40. Là, les bobines sont arrimées et vont bientôt se transformer en un journal imprimé de millions de caractères. Pour cela

elles se déroulent à une vitesse folle (10 000 exemplaires par heure et par machine) à l'intérieur de multiples cylindres bardés de plaques offset sous la commande de rotativistes ajustant sans cesse le processus devant des tableaux de commande très sophistiqués.

Comme un acte de foi dans l'avenir du papier, Ouest-France a pris la décision rare de moderniser son parc de rotatives. On est en train d'installer à Chantepie deux nouvelles machines dans lesquelles le journal a investi 35 millions d'euros. Ces rotatives, plus performantes et plus automatisées que les anciennes datant de 1980, les remplaceront petit à petit. Elles permettront d'assurer des gains de productivité (et de personnel), bien utiles dans un contexte où la presse écrite semble malgré tout promise à des jours difficiles. ■

ARCHIVES

Quand les vieux grimoires s'offrent une jeunesse numérique

RÉSUMÉ > Ces derniers mois, plusieurs initiatives ont été lancées à Rennes et en Bretagne pour développer la numérisation des anciens documents imprimés. Des tablettes rennaises au nouveau portail des cultures de Bretagne, en passant les almanachs Oberthur, petit tour d'horizon de cette résurrection numérique, qui rend accessible au plus grand nombre des documents jusqu'ici réservés aux chercheurs et aux bibliophiles.



TEXTE > **XAVIER DEBONTRIDE**

C'est l'un des conséquences heureuses et un peu inattendues de l'irruption du numérique dans nos vies quotidiennes : cette technologie redonne vie à de vieux papiers jusqu'ici conservés dans des archives réservées aux initiés et aux érudits. En permettant l'accès au plus grand nombre de ces documents fragiles et difficilement consultables, la numérisation ouvre la voie à une redécouverte du patrimoine imprimé.

Sarah Toulouse peut en témoigner : la directrice adjointe de la bibliothèque des Champs libres en charge du patrimoine (fonds anciens et fonds régional) pilote depuis quelques mois l'application « Les tablettes rennaises », un site internet qui permet d'accéder gratuitement à des milliers d'images, documents et livres anciens numérisés, du Moyen-Âge jusqu'au début du 20^e siècle. « Ce portail d'accès est le fruit de près de vingt ans de travail », résume Sarah Toulouse. Pour constituer cette base de données, il a fallu numériser chaque document, page après page. Moyennant un euro la page, le budget de l'opération s'élève pour l'instant à 50 000 euros environ, et a bénéficié d'un financement de Rennes Métropole,

de la Direction régionale des affaires culturelles (Drac) et de la région Bretagne, dans le cadre du programme des bibliothèques numériques de référence.

Le site « Les tablettes rennaises » a été lancé en septembre 2013. Son nom est tout à la fois un clin d'œil aux supports d'écriture, de Sumer à l'iPad, mais aussi au titre d'un almanach local du 18^e siècle. Moins de six mois après sa mise en ligne, il recense déjà 4 795 images, 157 livres et manuscrits intégraux et 529 fascicules de journaux. Trois titres d'hebdomadaires locaux sont pour l'instant accessibles : il s'agit des Affiches de Rennes (1784-1792), de L'illustré de Rennes (1881-1882) et de L'Événement rennais satirique (1903-1904).

Diffusion du patrimoine

Fin janvier 2014, près de 300 documents avaient été téléchargés et le site a enregistré près de 7 000 sessions distinctes. Qui sont les utilisateurs ? Difficile à ce stade d'établir un portrait-robot du visiteur. « Nous nous adressons à la fois au grand public et aux chercheurs. Nous proposons une porte d'entrée aux archives de la bibliothèque de Rennes Métropole. Nous avons développé une frise chronologique en bas de la page d'accueil du site, c'est une première approche qui donne de l'épaisseur au site », explique Sarah Toulouse. D'autres initiatives devraient suivre, notamment le développement de dossiers thématiques, autour des bestiaires de livres d'heures ou des almanachs, par exemple.

L'une des originalités des Tablettes réside dans le fait que la réutilisation des documents téléchargés est entièrement gratuite. Conformément au code de la propriété intellectuelle, toutes les œuvres dont l'auteur est mort depuis au moins 70 ans (soit avant 1943) entrent dans le domaine public et peuvent donc être librement réutilisées. « L'objectif est clairement

 Les sites à connaître

> Tablettes numériques rennaises : www.tablettes-rennaises.fr

> portail des cultures bretonnes : www.bretania.fr

> site des archives municipales de Rennes : www.archives-rennes.fr

> site des archives départementales d'Ille-et-Vilaine : www.archives.ille-et-vilaine.fr

> site de la bibliothèque de l'université de Rennes 2 : www.bibnum.univ-rennes2.fr



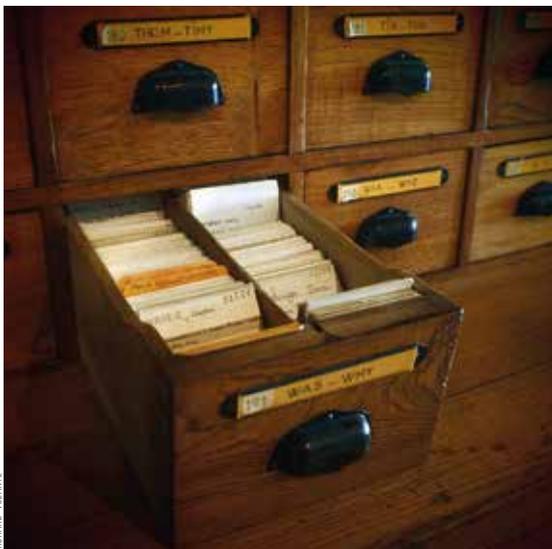
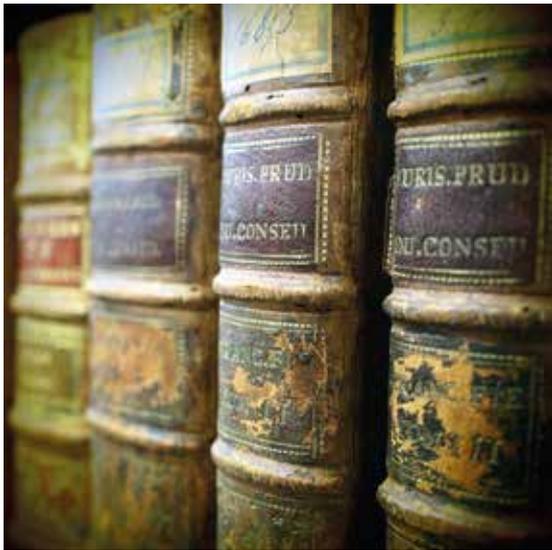


la diffusion du patrimoine », souligne la responsable. Cette démarche s'inscrit dans une tendance de fond. En témoigne la mise en ligne mi-février 2014 de Bretania, portail régional des cultures de Bretagne, avec le soutien du Conseil régional. Ce nouveau site permet d'accéder en un seul clic à une mine de documents (dont le site des Tablettes rennaises), relatifs à la Bretagne et son histoire. « Il s'agit de donner accès, depuis une même porte d'entrée, à toute la matière culturelle

et patrimoniale numérisée en Bretagne, soit déjà plus de 350 000 documents imprimés, visuels et sonores », expliquent les initiateurs de Bretania, qui évoquent à ce propos la création d'une « véritable médiathèque du 21^e siècle, vivante et évolutive ».

Almanachs numérisés

Dans une optique plus commerciale, cette diffusion facilitée a donné des idées à Christophe Rault, le



En haut à droite, Sarah Toulouse.
En bas à droite, le site des Tablettes rennaises.

dirigeant des Éditions Oberthur, qui éditent toujours le fameux almanach du facteur, à l'origine de la saga industrielle rennaise (voir article de Jérôme Cucarrul, page 19). Avec ses équipes, il lance en ce mois de mars 2014 le site internet marchand www.happyoberthur.com. Objectif : permettre d'acheter en ligne une reproduction de la couverture du calendrier de l'année de son choix, parmi une collection plus que centenaire. « C'est un article nostalgique, qui véhicule

de l'émotion, idéal pour un cadeau d'anniversaire, par exemple », assure-t-il, persuadé du succès de l'opération. À travers ces images, naïves, belliqueuses ou modernistes selon les époques, c'est toute une partie de l'histoire de France qui défile. Et grâce au numérique, l'internaute recevra à domicile une image plastifiée en tout point conforme à l'original. Plus la peine de courir les brocantes ou les vide-greniers à la recherche du millésime perdu ! ■

RICHARD VOLANTE



face à la dépendance

GRANDIR NATURE

CREDIT MUNICIPAL

En travail, comment ça va ?

Mise au point...
SUIVRE LA PRESS
ARTÉRIELLE CHEZ L'EN

Quand ? Comment ? Pourquoi ?

« Le médecin généraliste
a un rôle important dans
le suivi de la pression
artérielle chez l'enfant. »

DU 8 AU 10 JANVIER 2014

RDV
BÉBÉ

ALÉZ
POUR
À CÉ

36,50

CHEZ E. LECLERC, VOUS SAVEZ QUE VOUS ACHETEZ MOINS CHER.

NUTRITION

AUTOKINE
LITTÉRAIRE

RECYCLAGE

La Feuille d'érable redonne vie au papier

RÉSUMÉ > *Née il y a trente ans, l'association rennaise de collecte de vieux papiers s'est progressivement transformée en entreprise à part entière. Tout en respectant les valeurs de l'économie sociale et solidaire qui caractérisent sa démarche. La Feuille d'érable crée des emplois d'insertion et milite pour une consommation responsable. Une initiative pionnière qui depuis a fait école et nourrit de nombreux projets, en Bretagne et ailleurs en France.*



TEXTE > **XAVIER DEBONTRIDE**



Éric Challan-Belval

RECHARD VOLANTE

Voilà plus de trente ans déjà que la Feuille d'érable collecte et recycle papiers et cartons dans l'agglomération rennaise. Trente ans qu'une poignée de militants écologistes et amoureux des livres – ils fréquentaient la librairie associative l'Érable, boulevard de la Tour d'Auvergne – a eu l'idée de créer une association pour récupérer les vieux imprimés et les transformer en papier recyclé. « En 1983, il s'agissait de lutter contre le gaspillage, on ne parlait pas encore de développement durable ! Cette initiative fut la première en France », raconte Éric Challan-Belval, l'actuel dirigeant de la Feuille d'érable, qui s'est transformée en société en 2011. Biologiste de formation, passé par notamment par le secteur industriel, l'homme n'a rien d'un doux rêveur. Adeptes du management participatif, il est très attaché aux valeurs de l'économie sociale et solidaire découvertes il y a quelques années chez Bretagne Ateliers. Depuis 2007, il pilote avec passion une entreprise qui devrait réaliser cette année 2 millions d'euros de chiffre d'affaires, avec une vingtaine de salariés en insertion, et une quinzaine de permanents.

Qu'il semble loin, le temps des pionniers qui parcouraient les rues de Rennes à bord d'une vieille camionnette Citroën rachetée à la Ville pour une bouchée de pain ! En 2013, la Feuille d'érable a collecté 4 300 tonnes de papier et cartons. Un volume en progression régulière. Pour parvenir à ce résultat, la professionnalisation s'est peu à peu imposée. « Les militants se sont formés auprès des industriels, ils se sont inscrits dans la filière professionnelle », souligne Éric Challan-Belval, en insistant sur la force de sa structure : « nous sommes capables d'aller chercher des petits gisements, qui n'intéressent pas forcément les gros opérateurs. C'est en ce sens que nous sommes parfaitement complémentaires ».





RICHARD VOLANTE

Les équipes de la Feuille d'érable en pleine collecte de papiers et cartons dans le centre-ville.

Économie circulaire

Depuis une dizaine d'années, la Feuille d'érable a abandonné la clientèle des particuliers. Mais ses camions sillonnent toujours l'agglomération rennaise, dans le cadre d'un contrat passé avec Rennes Métropole pour collecter papiers et cartons auprès des « producteurs non ménagers », c'est-à-dire les entreprises et les administrations. Cette collecte, c'est vraiment le cœur du métier de la Feuille d'érable. Afin d'améliorer la qualité de la ressource et réduire les coûts de recyclage, le tri à la source est désormais fortement encouragé. « On distingue trois catégories : les papiers blancs, les journaux magazines, les papiers de couleurs. Ils ne sont pas recyclés de la

même manière, tout dépend de la qualité de papier que l'on souhaite fabriquer », explique le dirigeant. Ainsi, l'usine de la Chapelle Darblay à Rouen, qui produit du papier journal utilisé notamment par les rotatives de Ouest-France, n'incorpore dans son cycle de fabrication que des journaux magazines. Cette matière première est emblématique de « l'économie circulaire » : on estime en effet que le papier peut être recyclé entre 5 et 7 fois. Et il y a de la marge, lorsqu'on sait qu'un papier sur deux n'est pas recyclé du tout ! « Nous avons à notre disposition de véritables forêts urbaines : privilégions le papier recyclé plutôt que la déforestation, il s'agit d'un véritable enjeu environnemental », martèle Éric Challan-Belval.



RICHARD VOLANTE

Dans le domaine du papier de bureau – le cœur du marché de la Feuille d'érable – seulement 15 % de la consommation totale est remise dans le circuit. Or un salarié peut consommer jusqu'à 90 kg de papier par an, selon les chiffres de l'éco-organisme Écofolio. Du coup, les équipes de la Feuille d'érable incitent les clients à acquiescer les bons gestes : ceux qui s'engagent à réaliser le tri à la source bénéficient d'un intéressement financier sur la vente de la matière première.

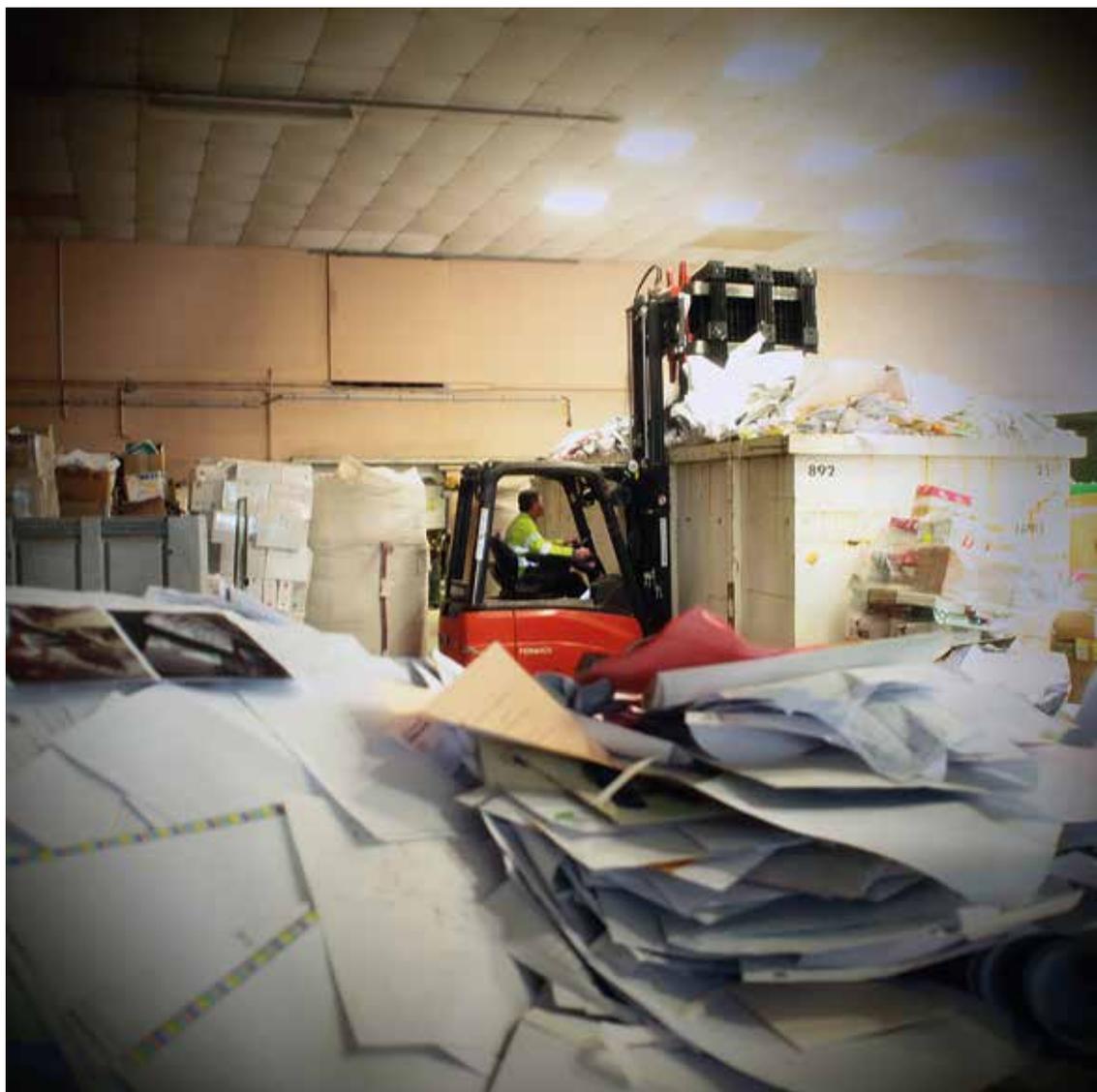
Logique de proximité

Une fois les tournées de ramassage effectuées, les camions convergent vers le siège de la Feuille d'érable,

situés dans la zone industrielle Sud-Est, en face du Jardin moderne. Là, sous de vastes hangars, les bennes sont déposées et leur contenu vérifié pour constituer des ensembles homogènes, qui seront ensuite livrés aux collecteurs-recycleurs. Mais le papier ramassé à Rennes ne quittera pas le territoire national, même si ce marché obéit à une logique internationale. Un choix assumé par la Feuille d'érable. Fidèle à ses valeurs, elle privilégie les circuits courts et l'approvisionnement des usines de transformation papetière situées en France, à Rouen, Le Mans, Nantes ou encore Château-Thierry... Ce qui s'exporte, en revanche, c'est le savoir-faire acquis au cours de ces trois décennies : « nous avons

Le stockage des cartons dans l'entrepôt, près de la route de Lorient.





RICHARD VOLANTE

formé la quasi-totalité des entreprises de recyclage de papier carton en France, souligne Éric Challan-Belval. En 2005, nous avons accompagné un porteur de projet qui a créé une Feuille d'érable à Montpellier, dont nous sommes devenus actionnaires ». En 2009, la démarche a été structurée par la création d'un réseau national, le RAP (Réseau alliance papier), qui fédère une dizaine d'entreprises de l'économie sociale et solidaire du secteur. Et en 2012, un établissement

secondaire de la Feuille d'érable a été créé à Caudan dans le Morbihan, avec trois salariés.

Développement régional

Quelles seront les prochaines étapes ? « Nous souhaitons développer l'entreprise au niveau régional, pourquoi pas dans les Côtes d'Armor et le Finistère, confie son dirigeant. Mais nous voulons également continuer à peser dans les discussions nationales. Le modèle alternatif que



RICHARD VOLANTE

nous représentons est reconnu comme ayant sa place pour collecter davantage de papier en France ». La Feuille d'érable mise également sur son positionnement social pour séduire davantage de clients publics et privés. Mille tonnes de papier récupérées correspondent en effet à la création de dix emplois. Et au-delà du papier carton, qui demeure son cœur de métier, l'entreprise rennaise explore de nouveaux champs de développement. Elle a créé en 2010 l'activité Fago, qui consiste à collecter des

cagettes et à les transformer en allume-feu écologiques, avec des jeunes en situation de handicap. Une initiative qui lui a valu d'obtenir le Trophée breton du développement durable l'année suivante. En 2013, elle a lancé une offre de collecte globale des déchets de bureau, baptisée Adalia. Et cette année, c'est l'ensemble de ce modèle qui a été récompensé par un Oscar d'Ille-et-Vilaine, dans la catégorie développement durable, couronnant ainsi sa performance économique au service du territoire. ■



ARTISTES IMPRIMEURS

De l'encre plein les doigts



RÉSUMÉ > Un nouveau souffle s'est emparé de la micro-édition d'art à Rennes. Quatre jeunes collectifs revisitent les techniques anciennes de la gravure et de la sérigraphie pour créer un univers graphique résolument contemporain. Baptisés Barbe à Papier, la Presse Purée, l'Imprimerie et l'Atelier du Bourg, ils organiseront cet automne la 3^e édition de leur Marché Noir, festival dédié « à la micro-édition manufacturée et indépendante ».



TEXTE > **AMÉLIE CANO**

Aux murs, des affiches petites et grandes aux graphismes rétro, futuristes ou bizarroïdes. Sur les étals, des livres en tirages limités, des fanzines, des objets de papier, des cartes délurées... Bienvenue au Marché Noir. En septembre dernier, la deuxième édition de ce festival d'un genre unique à Rennes a pris possession du Jardin Moderne. Plus de 1 500 visiteurs s'y sont bousculés le temps d'un week-end. « La plupart recherche des images originales réalisées en tirages limités », explique Charlotte Piednoir du duo Barbe à Papier, co-organisateur de l'événement. Le point commun de la vingtaine d'exposants ? L'impression manufacturée... sous toutes ses formes. Ici, les artistes remettent au goût du jour la lithographie, la sérigraphie et la gravure. Un temps tombées en désuétude, ces techniques anciennes reviennent aujourd'hui à la mode. « Il y a un renouveau des images faites à la main », constate Éric Mahé, graphiste du collectif l'Imprimerie. « On est aujourd'hui entouré d'images numériques. Les gens ont peut-être de nouveau envie d'images incarnées, le fait de maîtriser l'ensemble de la chaîne de production est revalorisé », suggère-t-il.



RICHARD VOLANTE



AMÉLIE CANO est journaliste indépendante et membre du collectif YouPress. Elle est membre du comité de rédaction de *Place Publique Rennes*.

En haut, l'encre des plaques de lino au rouleau avant le passage sous presse.

En bas, Agathe et Charlotte de l'atelier Barbe à papier.



RICHARD VOLANTE

BARBE À PAPIER

1- Gravurama, série de 6 matrices de linogravure, 42x60cm.

2- Breton Bretonne, linogravure, 10x15cm.

atelierbarbeapapier.blogspot.com



1



2

Si le mouvement est national avec des métropoles très dynamiques comme Lyon, Paris, Lille ou Nantes, la capitale bretonne n'est pas en reste. Les ateliers se multiplient dans la ville depuis cinq ans.

Pour l'amour de l'encre et du papier

La Presse-Purée a ouvert la marche en 2007. Fraîchement diplômés des Beaux-Arts de Rennes, Julie Giraud et Antoine Ronco souhaitent alors monter leur atelier

de sérigraphie pour produire leurs travaux de manière indépendante. Mais le coup de pouce du centre d'art Le Bon Accueil va donner de l'ampleur au projet. « On a échangé un local contre des compétences. On produisait gratuitement les livrets et les impressions des artistes en résidence chez eux. Ça nous a plu et on a continué à imprimer pour d'autres », raconte Julie Giraud. Rejoint par Loïc Creff et Julien Duporté, le collectif collabore avec des peintres, des graphistes ou des plasticiens, en parallèle



LA PRESSE PURÉE

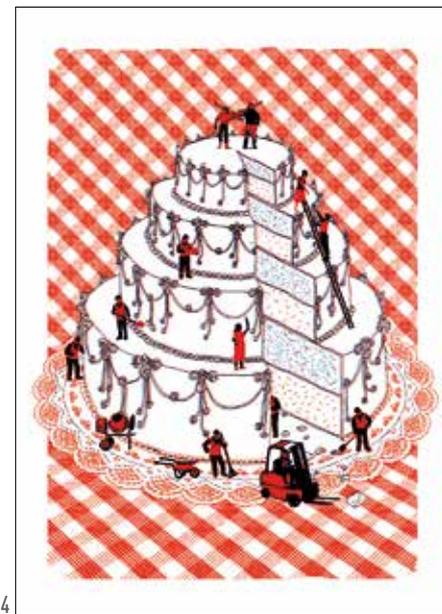
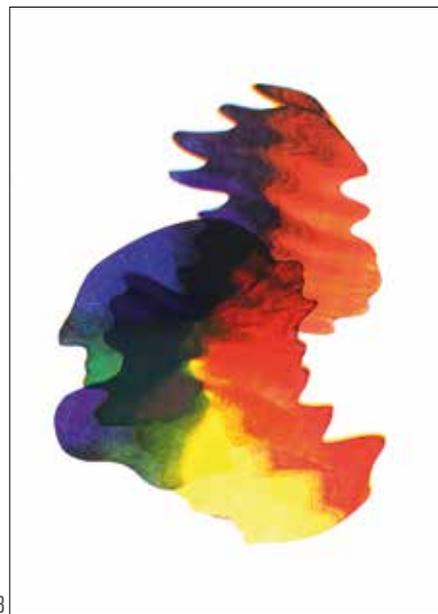
1. *Œil pour Œil*, ouvrage collectif rassemblant des sérigraphies 3D, ou anaglyphes. Un anaglyphe est une image imprimée pour être vue en relief, à l'aide de deux filtres de couleurs différentes (lunettes 3D) disposés devant chacun des yeux de l'observateur. Ce principe est fondé sur la notion de stéréoscopie qui permet au cerveau d'utiliser le décalage entre les deux yeux pour percevoir le relief.

2. *Dancing chroma #2*, Julien Duporté.

3. *Empire cake building*, Antoine Ronco et Macula Nigra.

4. *Levitation III*, Macula Nigra.

lapressepuree.fr



Petit lexique à l'intention des néophytes

MICRO-ÉDITION : « Édition de livres à petit tirage » selon la définition du dictionnaire Larousse, elle s'élargit dans notre cas à la production d'affiches, de livrets, d'objets d'art en papier, de pochettes de disques... et à tout ce qui sortira de l'imagination des artistes.

SÉRIGRAPHIE : Ce procédé d'impression consiste à faire passer de l'encre à travers les mailles très fines d'un tissu de soie où est reproduit – suivant le même principe que le pochoir – un modèle de l'image à imprimer. L'impression sérigraphique peut être utilisée sur de nombreux supports (papier, bois, tissu, etc.)

LITHOGRAPHIE : peinture sur pierre que l'on peut tirer en un ou plusieurs exemplaires.

GRAVURE : Technique ancestrale, la gravure est attestée en Europe dès le 14^e siècle. Elle est réalisée en relief (taille d'épargne) ou en creux (taille-douce) sur des plaques de lino, de bois, de métal ou de plexiglas. Ces matrices permettent de reproduire l'image gravée en plusieurs exemplaires.

ATELIER DU BOURG

1. Communication graphique pour l'Université foraine, Rennes.
2. Edition d'artiste pour Cédric Guillermo, *Patates ! Pommes ! Pierres !*
3. Communication graphique de la galerie Brigitte Industrie.

atelierdubourg.fr



1



2



3

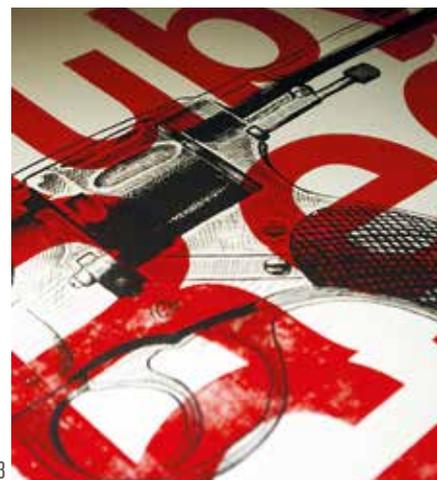
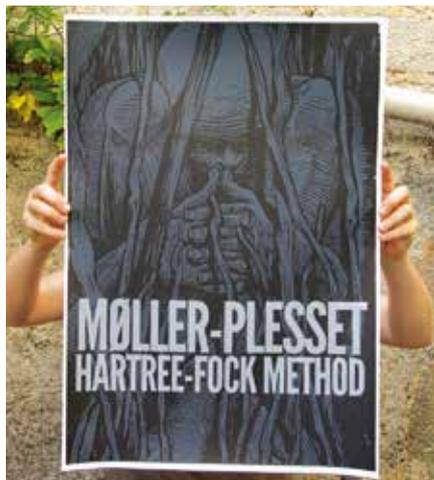
de leurs travaux personnels. Il se mue aussi, à l'occasion, en éditeur. L'été dernier, ses membres ont ainsi conçu et imprimé manuellement 100 exemplaires d'Œil pour œil (page ci-contre), un ouvrage collectif réunissant les sérigraphies en 3D d'une douzaine d'artistes. Seule sur le créneau jusqu'en 2010, la Presse Purée a vu émerger les collectifs Barbe à Papier, l'Imprimerie et L'atelier du Bourg. Une saine concurrence, jurent les précurseurs. « Depuis que nous sommes plus nombreux, il y a davantage de demandes car les gens se mettent à mieux

connaître la sérigraphie. Pour l'instant, on ne se marche pas sur les pieds, cela crée plutôt une dynamique. On a ainsi lancé le Marché Noir ensemble », expliquent-ils.

Techniques ancestrales... à la sauce rock'n'roll

Mais pourquoi donc un tel engouement pour ces arts imprimés ? « La gravure peut paraître une technique poussiéreuse et obsolète mais elle fait partie de notre patrimoine. Elle est riche, complexe et elle offre de

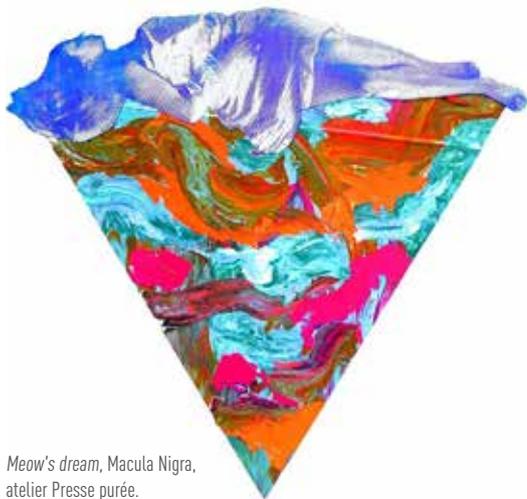




ATELIER L'IMPRIMERIE

- 1 - Pochette de l'album *Fat Supper*, lino gravure en trichromie, Yoann Buffeteau.
- 2 - *Moller plesset*, Eric Mahé.
- 3 - *Ruby Red Gun*, Eric Mahé.
- 4 - Couverture de la revue *Dessin* n°6, linogravée, Eric Mahé.
- 5 - Gravure sur zinc, matrice. Eric Mahé.
- 6 - *Sinat-Héliér*, linogravure, tirage et sa matrice. Eric Mahé.
- 7 - Monotypes, Cécile Rescan.
- 8 - *Le pellerin*, linogravure, matrice. Eric Mahé.
- 9 - *Fôret*, sérigraphie. Cécile Rescan.

atelierimprimerie.wordpress.com



Meow's dream, Macula Nigra, atelier Presse purée.

nombreuses possibilités artistiques », répondent Agathe Halais et Charlotte Piednoir, les deux moitiés de Barbe à Papier. Au milieu de leur petit atelier lumineux trône une belle presse métallique, entourée de piles de papiers, de plaques, de pots d'encre multicolores et d'outils en tout genre. Comme leurs aînés des siècles passés, elles réalisent leurs dessins, gravent et encrent leurs plaques de bois, de lino ou de métal puis impriment à la force des bras leurs affiches, cartes, livrets et objets en papier.



« C'est la frontière qui nous intéresse »

Bien malin qui réussira à leur coller une étiquette. Anna Boulanger, Anthony Folliard, Julien Lemièrre et Sylvain Descazot, les quatre camarades de l'atelier du Bourg, mélangent les compétences. Graphisme, illustration, édition, design, sérigraphie... Ils aiment toucher à tout. « C'est la frontière qui nous intéresse. Pour nous, toutes les étapes de fabrication participent au processus de création », explique Anthony Folliard. Que ce soit pour leurs œuvres personnelles ou leurs commandes, ils aiment aussi mêler les techniques. « On peut mélanger du numérique avec de l'impression sérigraphique ou imprimer en offset mais réaliser les couleurs à la main », détaille Anthony Folliard. Certains, comme Sylvain Descazot, vont plus loin dans l'expérimentation. L'artiste transforme fleurs, terre, vase ou tout autre matériau en encre pour imprimer ses sérigraphies. Installé dans une petite maison de la Prévalaye, leur atelier-laboratoire réalise – entre autres créations – des affiches, des fascicules et des petits livres en tirages limités pour des artistes et des associations culturelles ou rurales.

Mais dans leur production, exit les natures mortes et les paysages marins chers aux graveurs du 19^e siècle. Chez Barbe à Papier, on aime le noir et blanc aux allures de comics, les femmes à moustache et les tatouages décalés. « Il y a un côté traditionnel mais revisité. On a une nouvelle façon de concevoir les images », confirme de son côté Cécile Rescan. Ses estampes aux forêts poétiques et inquiétantes côtoient sur les murs de l'atelier de l'Imprimerie, installé dans une ancienne boulangerie de la rue



Saint-Hélier, les œuvres abstraites de Maud Chatelier ou celles en noir et blanc d'Éric Mahé. Graphiste, celui-ci conçoit et imprime de nombreuses pochettes de vinyles et d'affiches pour la scène rock.

Gravure sur tricycles

Si cette micro-édition a pris racine à Rennes, c'est parce que la ville possède un terreau favorable. Les Beaux-Arts, tout d'abord, où nombre de ces jeunes artistes-impri-

Folle Avoine, 33 ans de micro-édition

Plus de 250 titres mêlant poésie et textes rares de littérature et de philosophie. Depuis trois décennies, Yves Prié construit avec finesse et exigence le catalogue de Folle Avoine, sa maison d'édition basée à Bédée. Ce poète s'est mué en éditeur en 1981 par amour des textes et des livres. « Je ne concevais pas d'éditer sans imprimer moi-même », raconte-t-il. Sur le tas, Yves Prié devient donc typographe. Une activité qu'il exerce toujours aujourd'hui. « Pour moi, un livre se doit d'être le meilleur habillage possible d'un texte. J'aime travailler la composition », explique-t-il. Mais n'allez pas croire que l'homme est un fervent nostalgique. L'idée que le livre numérique menace l'imprimé ? « Un débat inepte et fallacieux », juge-t-il. « Le numérique permet de nombreuses compositions. Il facilite aussi la réédition des livres. L'écran d'ordinateur n'est qu'un outil », estime l'éditeur. Avec un bémol : « les gens formés au numérique veulent aller trop vite », sourit Yves Prié, amateur du temps de réflexion nécessaire à la composition au plomb. Éditeur de livres « avec des artistes », il se félicite en tout cas de la nouvelle génération des artistes-imprimeurs rennais. « C'est passionnant. La micro-édition se poursuivra car il y a un besoin du toucher, de fabriquer de ses propres mains ». Sa seule inquiétude ? L'effondrement des librairies indépendantes. « Les réseaux de diffusion ont besoin d'être réinventés », juge celui qui s'inquiète de voir la plateforme Amazon devenir son principal distributeur.



meurs ont découvert les techniques qu'ils perfectionnent aujourd'hui. Des aînés aussi : tous citent les graveurs Hervé Aussant et Maya Memin, l'ancien professeur des Beaux-Arts René Nogret ainsi que l'éditeur Yves Prié. Ces collectifs profitent aussi du foisonnement culturel et social rennais. Plusieurs assurent des commandes pour des associations et des institutions rennaises (le Jardin moderne, Ay-RoOp, l'Antipode...) et presque tous interviennent dans des établissements scolaires ou des maisons de quartier. Agathe Halais et Charlotte Piednoir vont ainsi réaliser un livre artisanal d'une vingtaine de pages avec les élèves de l'école Guillevic, au Blosne. Gravure, impression, reliure... Les écoliers vont mettre la main à la pâte. « Je ne m'oppose pas au livre numérique mais je pense qu'il y a un intérêt pédagogique, pour les enfants, de comprendre comment se fabrique un ouvrage : le procédé d'inversion, le tirage... », estime Charlotte Piednoir. Les deux jeunes femmes ont même fabriqué un drôle d'engin pour partager leur passion avec le public : un atelier de gravure mobile sur tricycles avec lequel elles écument les festivals et les marchés du grand Ouest. ■

PERSPECTIVES

Quel avenir pour la lecture ?

RÉSUMÉ > *Les liseuses numériques n'ont pas tué le livre imprimé. Les deux objets offrent des usages complémentaires. Certains ouvrages de papier demeurent irremplaçables, affirme l'historien Malcolm Walsby. Ce spécialiste de l'imprimé double son analyse d'une mise en perspective stimulante. Il s'interroge également sur la manière dont le numérique modifie le Français contemporain. Et il analyse comment les bibliothèques intègrent ce nouveau support dans leur offre de connaissances partagées.*



TEXTE > **MALCOLM WALSBY**

MALCOLM WALSBY est maître de conférences en histoire moderne à l'Université de Rennes 2. Il est l'auteur de nombreux livres et articles sur le livre à la Renaissance.

Le succès du livre numérique...

Longtemps, la lecture numérique a été une activité marginale, réservée aux technophiles. Désormais, elle est devenue un phénomène de masse. On sait que déjà certains ouvrages en français ont été téléchargés plus d'un million de fois sur des liseuses ou des tablettes par des lecteurs voraces. Cette indéniable réussite du livre numérique est liée aux atouts que peut offrir ce type de support. On peut tout d'abord citer l'importance de l'accès gratuit aux œuvres qui ne sont plus aujourd'hui soumises à des questions de propriété intellectuelle. Libres de tous droits, elles peuvent être téléchargées en grand nombre et contribuer à une certaine redécouverte des textes classiques. Mais, même en ces temps de crise, l'économie de quelques euros n'est pas la seule raison du succès du livre numérique. On peut sauvegarder sur un support de petite taille des milliers d'ouvrages. Le lecteur peut ainsi choisir,



au gré de son humeur, le livre qu'il souhaite lire, où qu'il soit. La question du confort de lecture rentre également en jeu : on peut lire dans des conditions de luminosité très pauvres et tenir à une main un texte normalement imprimé dans un volume conséquent.

... mais encore bien des problèmes à résoudre !

Le format numérique présente également des inconvénients. Son format, similaire à un document en PDF, représente une régression et non une amélioration par rapport au livre traditionnel. Avoir à progresser dans un document en « scrollant » ou en avançant écran après écran rappelle le type de lecture imposé par le *volumen*, c'est-à-dire le rouleau de papyrus cher à l'antiquité. L'invention du codex, le livre avec des pages tel que nous le connaissons, avait permis des avancées importantes et notamment la pagination. On peut également souligner les difficultés liées à l'annotation des livres numériques. Sans clavier et sans la possibilité de griffonner rapide-



RICHARD VOLANTE

ment une note, l'annotation est pénible et la lecture est interrompue.

D'autres problèmes doivent également être abordés. Ainsi on ne peut pas encore réellement s'appropriier l'ouvrage de la même manière qu'avec un livre en papier. Comment indiquer où et quand on l'a acquis ou lu ? Comment, aussi, léguer le livre ? Nous avons tous des livres qui nous sont chers parce qu'ils contiennent le nom et des notes de proches. Or le format numérique a tendance à empêcher cette forme de transmission. Le livre acheté ne peut parfois être lu que sur certains supports. Et si le livre a été acheté, il est illégal de le transmettre ou de prêter le fichier. De plus, il n'y a aucune garantie que la plateforme utilisée ne devienne un jour obsolète, entraînant une perte de données considérable.

Enfin, notons qu'un des effets de l'arrivée du livre numérique semble être un changement important dans la « chaîne du livre ». Le processus de création, de distribution et de vente du livre numérique tend à faire disparaître le libraire, voire aussi l'éditeur commercial. Si on peut fabriquer soi-même des livres et les vendre directement par internet, ces deux figures traditionnelles du monde du livre n'ont plus de raison d'être. Or, dans ce cas, un autre problème apparaît : celui causé par le nombre presque infini de livres auquel le lecteur est confronté. La brutalité de cette confrontation nécessite une médiation : comment sinon choisir parmi ces millions d'ouvrages, par où commencer ? Ici, les recommandations d'autres internautes ne suffisent pas ; il faut une personne prête à vous écouter et à vous guider. Peut-être est-ce là un des rôles d'avenir des bibliothèques.

L'écrit, le lu et le parlé

Chaque révolution médiatique change la manière dont on utilise la langue. Avec l'arrivée de l'imprimé, on cherche à codifier correctement le français. Il s'en est suivi toute une polémique autour de l'orthographe et la grammaire. On tente autant de refléter la prononciation des mots que d'y intégrer des indicateurs de leur étymologie. Le résultat était parfois assez absurde : on insérait à tort des lettres pour faire ressembler le français au latin. On écrivait « sçavoir » pour ressembler au verbe latin scire (l'étymologie correcte étant sabere), ou « poids » au lieu de « pois » à cause de pondus (au lieu de ponsus) et, dans ce cas-ci, le changement saugrenu est resté. On peut alors se demander quel sera l'impact du livre numérique sur le français contemporain.

Avec l'importance accrue des échanges par SMS, nous voyons une transformation de la langue telle qu'elle est utilisée par ceux qui ont grandi dans l'ère numérique. Verra-t-on des ouvrages écrits avec ces codes d'abréviation et une orthographe plus phonétique ? La création de résumés des grands auteurs classiques dans *Les boloss des belles lettres* (Collection J'ai Lu, 2013), utilisant un français parlé plutôt que celui que nous sommes habitués à lire, laisse-t-il présager un changement profond du livre tel qu'il est écrit ? L'ambassadeur vénitien à la cour d'Henri III mettait déjà en garde ses lecteurs : une des choses propres aux Français était « de ne pas écrire comme ils parlent ».

Des évolutions à imaginer

Dans son état actuel, le livre numérique est quelque peu décevant. Nous profitons tous les jours des richesses d'un monde du multimédia interconnecté, où tout peut être personnalisé, et où on peut tout partager. Dans ce contexte, le livre numérique semble bien triste, tout particulièrement lorsqu'il est présenté sur des liseuses en noir et blanc. Les photos, l'illustration, les vidéos ainsi que la musique et, de manière plus large le son, sont presque totalement absents des éditions telles qu'elles sont présentées aujourd'hui.

Une grande partie des améliorations envisageables pour le livre numérique pourraient être mises en place en très peu de temps si les spécialistes s'y penchaient. Par exemple, les choix typographiques et les changements de mise en page du livre sont très limités sur les liseuses. On peut également se demander pourquoi on ne peut pas accéder à des définitions lexicales ou des traductions en d'autres langues pour chaque mot de chaque livre. Pourquoi ne pas offrir la possibilité de contextualiser ce

qu'on lit en offrant la possibilité de situer un lieu sur une carte, ou replacer un événement dans une chronologie ? Serait-ce si difficile de faciliter une interaction entre différents lecteurs d'un livre en permettant d'afficher les commentaires des uns et des autres et de voir ce que pensent d'autres personnes de tel ou tel passage ?

Le livre numérique nous offre la possibilité de réimaginer le livre, de trouver des manières de le rendre plus vivant, plus interactif, plus agréable. Les éditeurs du numérique n'ont pas encore su apprécier tout ce qu'il était possible de faire avec ce nouveau format. Le potentiel artistique de ce médium reste encore à développer.

Le livre papier irremplaçable

L'arrivée du livre numérique sonne-elle le glas du livre traditionnel ? Certains types de livres resteront irremplaçables. C'est évidemment vrai pour les livres anciens avec leurs annotations et leurs particularités. C'est aussi le cas pour le livre « objet » ; c'est-à-dire pour le livre qui a une valeur de par sa reliure ou grâce à des possesseurs célèbres. Au niveau de chaque famille, il y aura toujours aussi des livres que l'on chérit et que l'on gardera pour, par exemple, préserver les recettes copiées dans les marges ou à la fin d'un livre de cuisine par un de ses parents. On continuera également de publier des livres papier. On peut faire valoir le plaisir de toucher, de tenir, voire de sentir un volume – autant de ravissements uniques que tout lecteur peut apprécier. Mais ce ne sont pas là les seuls arguments en faveur du format traditionnel. Par définition, certaines catégories de livres ne peuvent exister à l'état virtuel. Les livres d'artistes en sont un exemple phare et, qui plus est, rencontrent un intérêt croissant. On produit de plus en plus d'ouvrages de ce type qui sont autant d'objets d'arts.

L'illustration est une autre raison pour laquelle on continuera de publier sur papier. Le volume grand format que l'on dépose sur la table du salon ne pourra être remplacé par un livre numérique aux images bien plus petites et moins agréables à contempler. De plus ce type de livre est là pour être partagé, pour être montré aux visiteurs. Il en va de même pour les étagères où l'on souhaite, de par ses choix de titres, exprimer son attachement à une cause ou un auteur et à projeter une vision spécifique de soi-même. Enfin, et chacun l'aura noté, à l'heure de l'Internet le papier ne reste-t-il pas indispensable dans la communication des nouvelles, comme en témoignent les journaux gratuits distribués à chaque arrêt du métro rennais ? ■

Le numérique et les bibliothèques

Les Tablettes rennaises sont un excellent exemple de numérisation des bibliothèques patrimoniales. Mais le rôle des bibliothèques ne s'arrête pas là. À travers leurs catalogues, ces institutions peuvent offrir des milliers de titres à leurs lecteurs. Ces livres ne comprennent pas seulement ceux qui sont libres de droits. Grâce à des contrats signés avec des fournisseurs, elles sont en mesure de proposer des ouvrages récemment publiés.

Dans certains cas, ces livres peuvent être téléchargés directement sur les liseuses ou les tablettes des lecteurs. Au bout d'un délai de prêt, le fichier s'autodétruit – c'est ce qu'on appelle le livre numérique chronodégradable. Sur d'autres plateformes on peut lire le livre directement en ligne. Les deux systèmes ont leurs avantages et leurs inconvénients, le problème principal de ce type de lecture étant, pour le moment, lié à l'éventail décevant de titres proposés. La frilosité des éditeurs français envers le livre numérique n'aide en rien le développement de cette technologie...

Pour ces livres électroniques, les bibliothèques continuent de jouer pleinement leur rôle de médiation. Il faut guider et conseiller le lecteur. Ainsi on peut offrir sur le catalogue des critiques de presse, des archives audiovisuelles, des commentaires pour chaque ouvrage. L'accès au livre numérique est facilité par le prêt de liseuses que l'on peut utiliser sur place ou à la maison. Enfin, on notera qu'avec le livre numérique, la bibliothèque devient de ce fait ouverte 24 heures sur 24, tous les jours de l'année !